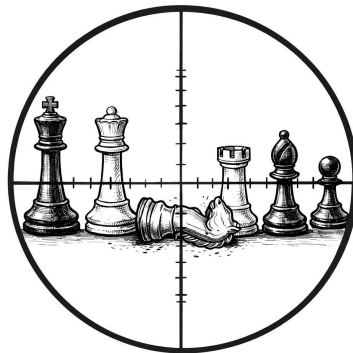
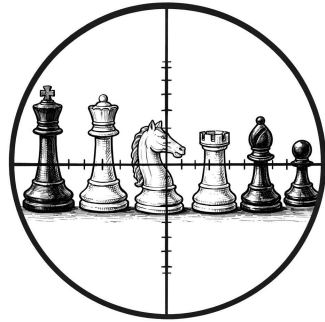


Six Exos

Nouvelles



Arnaud PAPIN

Le bois des oubliés

Levés de bonne heure, Roger et son fils prenaient leur petit déjeuner non loin du poêle. Le cul aplati sur un tabouret, les coudes sur la table, le bol à la bouche.

Quand leur voisin Bertrand entra dans la pièce, on l'invita à s'asseoir, lui aussi, sur un tabouret. Mais celui-ci était bancal. Il refusa un bol de café noir. Il avait déjà accompli ce rituel. Il en était au second : celui qui consiste à se rouler une cigarette et, bien entendu, à la fumer.

Après un silence lymphatique, les trois hommes se mirent à babiller sur l'incendie de la maison des Barjarac. Un événement catastrophique. Une histoire de dingues. Dix hectares de forêt envolés en quelques heures. De la folie. Deux pompiers sont morts.

— Ouais. Y a le fils du maire, là, le petit Barnabé.

— Puis y a Gros Bouc aussi.

— Il était mignon ce petit rouquin pourtant...

— Ah ! On a du mal à y croire.

Un silence.

Bertrand haussa les épaules.

— Ben tiens, ça va nous faire du bon pain, ça : un boulanger en deuil. Tu parles, il va nous faire du surgelé...

Après quelques commentaires tristement relevés d'humour noir, ils conclurent qu'il n'y avait de toute façon pas d'enquête à mener. Le père Barjarac, maladroit comme il était, avait dû balancer un mégot sur le réservoir de sa tondeuse. C'était sûrement la source de l'incendie.

— Ah ! C'est fatal, une maladresse comme ça. Faut être con quand même !

Laissant derrière eux une table pleine de miettes de pain et un cendrier contenant trois mégots de clopes, ils descendirent à la cave par un escalier en colimaçon, raide et un peu de traviole. Une centaine de bouteilles de vin rouge et quelques poussières dormaient là depuis la nuit des temps.

Ils se placèrent tous trois sous l'ampoule blanche. Celle-ci éparpillait dans la cave lugubre beaucoup trop de lumière dès le matin. Pourtant ils restèrent longtemps ici. Assez longtemps pour choisir deux bouteilles. Deux bouteilles aussitôt glissées dans leurs besaces.

Lorsqu'ils arrivèrent au fond du jardin, près de l'enclos délimité par des grillages sur cinq côtés, les chiens aboyèrent comme des lions castrés.

Il y en avait trois : deux labradors et un épagneul.

Gorby, le plus calme, n'aurait pas fait peur à un scorpion. Staline, le second labrador, dans un style différent, aurait fait fuir un éléphant. Celui-là, seul le père Mitron — Roger de son prénom — pouvait l'approcher depuis qu'il l'avait envoyé en stage deux semaines chez un dresseur spécialisé dans la canalisation des machines à broyer... Depuis ce temps-là, le chien n'était plus qu'une mécanique détraquée, soumise aux ordres de son maître. Rocky, le troisième, l'épagneul à queue basse, était le plus inoffensif. Aussi le plus vieux. Le moins apeurant. C'était le préféré des enfants du coin. Souvent, ils lui apportaient des os. Aux deux autres, ils aimaient offrir des bouts de viande garnis de chewing-gums. Une de leurs blagues favorites. Un des pires cauchemars de Roger : laver les dents des labradors. Ce n'était pas une tâche facile et cela le mettait dans une rage noire. Il détestait les gosses. Son fils avait dû en pâtir.

Il est 6 h 45 quand, bien équipés et escortés, nos trois compagnons arrivent à la lisière de la forêt. Roger tient les chiens en laisse. De grandes laisses de plus de six mètres. C'est l'automne. Un brouillard visqueux tarde à se lever. Vibrent dans l'air frais les craquements des feuilles mortes sous les pieds des six intrus. Six grosses bottes et six petites pattes qui n'hésitent pas à écraser l'humus et les marguerites. Trois bouches d'où s'échappent des haleines chaudes.

Tous semblent être sur le qui-vive, à l'affût. De quoi ont-ils peur ? Se sentent-ils épiés par la nature, surveillés par on ne sait quels yeux ? Il semblerait que la chasse soit illicite à cette époque-là. Bon, très bien : le garde forestier, comme prévu, dort encore, ce gros fainéant. Éloignons-nous le plus possible de sa cabane. Rentrons dans les bois. Sous la voûte naturelle des arbres agonisants.

Où sont les innocentes proies ? Quand vont-elles surgir ? Des questions comme ça traversent la tête de Bertrand. Commencerait-il à regretter de s'être embarqué dans une telle affaire ?

Soudainement, un boucan digne d'une explosion se propage dans l'air matinal. C'est Jean-Pierre Mitron qui vient de tirer en direction d'une ombre filante sous des amas de branches pourries. Les oiseaux ont arrêté de chanter.

— Aaahhhhhh raté ! Boudiou, il était pourtant ben beau, sui'là ! L'aurait fait un bon civet !

De suite, son père lui répond :

— Faut pas se précipiter comme ça, mon fils. Un bon chasseur, il a de la patience : il tire quand il est certain d'atteindre sa cible... sinon : y tire pas ! Bon, maintenant marchons plus loin, t'as fait fuir tous les bougnouls... ha... ha... !

Les voilà tous les trois repartis en conquérants comme des militaires dans la jungle campagnarde d'une forêt dordonoise. Quelques instants plus tard, affaiblis par leur marche, ils s'arrêtent un instant roulent une cibiche et ouvrent une bouteille de pif qu'ils descendent en quelques minutes en se la faisant tourner comme des assoiffés en plein désert se partageraient une gourde. Les regards se croisent, plus ou moins songeurs...

— J'avais vu ce terrier, désigne Bertrand d'un air viril et d'un ton timide, et ces traces toute fraîche juste à côté. Nous pourrions peut-être attendre cachés non loin. C'est un terrier de renard. On n'a qu'à attendre qu'il sorte, ce rusé !

— On voit bien qu'il n'y connaît rien à la chasse, le monsieur Bertrand, lui rétorque le père Mitron d'un air cocasse et triomphant. Faut-jamais attendre la bête comme ça. Faut la croiser sur son chemin, viser et tirer !

Il faut dire que Bertrand apparaissait aux yeux de Roger comme un touriste. Pour cause : cela ne faisait que trois mois que Bertrand s'était installé à Lalinde. Il venait de la ville. Pour être plus précis, il venait de Paris. En vérité, de la banlieue parisienne, mais cette distinction, eux, la faisaient sans trop s'en préoccuper. Oui, Bertrand avait décidé de quitter la ville. Il avait demandé sa mutation. Le lycée de Sarcelles commençait à lui peser sur les nerfs. Il avait fallu attendre un an entre sa demande et la réalisation de cette mutation. Enfin, il avait fui le stress de la capitale et son rêve d'intégration au sein d'une tranquille communauté villageoise prenait forme. Il retrouvait, selon lui, les vraies valeurs de la vie. Il se sentait bien. Jamais il ne s'était senti aussi bien. Surtout qu'à Lalinde, il avait été accueilli comme un roi. Les villageois, en tant qu'instituteur, l'avaient considéré de suite comme on considère le sorcier du village, en Afrique. Tout allait bien, aucun problème jusque-là. Mais avait-il bien fait d'accepter cette partie de chasse ? Il en avait douté dès les premiers pas sur le sol forestier, pris d'une soudaine envie de rentrer chez lui, dans sa petite maison de pierres, aux rideaux blancs en dentelle.

Ce dimanche s'annonçait mal. En fin de compte, tuer des petites bêtes, ce n'était pas son truc. Bien sûr, il n'avait pas pu refuser l'invitation de Roger. Puis cela lui rappelait les histoires de son grand-père, il voulait connaître lui aussi ce genre de sensations. Sauf que son grand-père, s'il allait à la chasse, c'est que ça permettait de nourrir la famille durant plusieurs jours. Il n'y allait pas pour le plaisir. Il n'y allait pas comme on va à la fête foraine pour se foutre les glandes dans un grand huit. Chercher des prétextes pour ne pas avoir de scrupules, voilà ce qu'il faisait, car il n'y avait pas d'issue de secours. Roger et son fils avançaient d'un pas décidé, il ne pouvait plus reculer. Rien à faire.

Pourvu qu'on rentre bredouille espérait-il en son for intérieur. Sans quoi, il faudrait avaler morceau par morceau les trophées en rigolant autour d'une bonne table. Il aurait du mal à faire cela. Il préférerait acheter des produits industriels chez le boucher du village ou même encore davantage en se fournissant au rayon viandes du supermarché.

Quelle idée ? Rien de grave, ce n'est qu'une petite chasse. Des animaux, il y en a partout : les tuer, c'est un maillon nécessaire de la chaîne alimentaire. Que serait devenu l'homme s'il était resté herbivore ? Une grosse vache ? Non, l'homme a préféré devenir carnivore et finir par ressembler à un gros bœuf ! Sans manger de viande, l'homme aurait-il survécu ? Nous n'aurions sans doute pas disparu mais comment se seraient développés nos cerveaux ? Différemment c'est certain si nous n'avions pas initié cette grande boucherie depuis trois millions d'années... Alors, à quoi bon s'en faire ? Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. En tout cas, il ne ferait qu'observer, il laisserait faire Roger et Jean-Pierre. Qu'il soit là ou pas, de toute manière, ces deux bougres auraient fait la même chose. Brusquement, Staline se mit à aboyer comme un ours piqué par une guêpe. Gorby et Rocky l'imitèrent.

— Allez mes chiens, courez vite ! À l'attaque ! cria Roger en lâchant les laisses.

Les yeux ouverts comme des bouteilles de bière décapsulées, ils regardèrent les chiens partir. Il est certain que la forme de leurs yeux était identique, mais le fond en était, bien entendu, différent. Impatience hargneuse et surprise apeurée.

— Vous allez voir, monsieur Bertrand, eux ils ne ratent jamais leur coup ! Hein, fiston ? Avec eux, ce n'est même pas la peine de sortir le fusil ; parfois, y a qu'à attendre. S'ils ne tombent pas sur un ours, ou un loup ! Ha ha ha ! s'exprima Roger, la goutte au nez.

À peine Roger avait-il fini de se moucher tandis que Jean-Pierre se secouait afin que la dernière goutte ne finisse pas dans son slip, mais bien contre l'arbre que les chiens furent déjà de retour. Staline, devant les autres, se dandina sur ses quatre pattes tel un cheval de la garde militaire, avec un bunny entre ses crocs.

— Viens mon chien, c'est bien, mon titi chien. Donne ça, allez donne-ça. Donne à Papa...

Tandis qu'un sourire béat s'affichait sur le visage de Jean-Pierre, Roger saisit le butin, non sans mal, et le balança dans sa panière. Un lapin blanc comme neige. Un de ceux qui auraient fait le bonheur d'une petite fille, enfermé dans une cage à recevoir quatre fois par jour sa denrée de carottes. Alors rien de grave. Il valait mieux qu'il meure plutôt que de se retrouver prisonnier dans une parcelle de cent-vingt centimètres sur soixante...

Bertrand commençait à se détendre. À force de réflexion, il avait fini par dédramatiser l'histoire. Bon sang ! Il ne s'était tout de même pas engagé dans la Légion pour aller détruire on ne sait quelle ethnie en guerre de religion. Roger resserra les laisses des chiens. Et la marche reprit. Les gaillards reniflaient le sol comme les Indiens écoutent le train arriver dans certains albums de Lucky Luke. Je m'en souviens. Et tel le premier de cordée d'une escalade descendant vers l'enfer, Roger, les lèvres retroussées, devançait les jeunes hommes. La brume avait disparu peu à peu et la forêt semblait bien mener son petit train de vie habituel, sans faire attention aux intrus qui la traversaient.

Obéissant sans broncher aux ordres de Roger, les chiens étaient partis dans une autre direction. Roger avait décidé, miraculeusement, de chasser sans ses chiens, alors il les avait

envoyés fouiner. Voir ailleurs si on y était. De toute manière, si les chiens repéraient quelque chose, on serait tout de suite avertis. Ils ramèneraient assurément cette chose dans leurs gueules de loups-garous, même. Aussi, sans les chiens, la balade s'annonçait déjà moins lourde, moins stressante. Des feuilles mortes voltigeaient çà et là pour atterrir sur leurs sœurs, laissant le vide sur les branches, leur saison révolue... Les unes sur les autres, elles s'amoncelaient presque silencieusement pour dormir et bientôt disparaître. Pour réapparaître.

Bertrand avait tendance à s'oublier dans la contemplation et dans l'écoute. Oubliant la raison pour laquelle il était là. Les oiseaux discutaient entre eux. Les six intrus ne semblaient pas les déranger. De toute manière, ils savaient très bien qu'ils pouvaient discuter tranquillement. Personne ne les comprendrait.

Oui, Bertrand se perdait dans des appréciations anthropomorphiques, et cela lui plaisait bien. Il avait retrouvé la situation. Maintenant, il était bien content d'être là, cette balade lui faisait prendre conscience à quel point il avait oublié les joies de la contemplation de la nature.

Ah ! comment avait-il pu oublier cela ? C'est vrai... Depuis qu'il s'était installé à Lalinde, il n'avait même pas pris le temps de se balader vraiment. Il s'était contenté des alentours du village. Et encore, dans le seul but d'y rencontrer une jeune fille, car son célibat lui pesait. Ah ! L'idiot ! Même pas une balade à cheval, même pas une balade à vélo, même pas une balade à pied ! Ah ! l'idiot ! Un mauvais moment à passer... mais alors quelle prise de conscience pour la suite de ma vie. Nul besoin d'attendre d'être en bonne compagnie pour aller apprécier la nature, il eut envie de remercier le guide suprême sans attendre.

— Merci Roger, franchement oui merci.

— Chut... murmura Roger à l'intention de ses disciples.

Il avait repéré quelque chose. Et déjà, il posa la crosse de son fusil sur son épaule (vous me direz, une crosse c'est fait pour ça), puis il mit l'œil dans le néant de son viseur (là c'est vrai, c'est pareil : on n'a pas installé les viseurs pour se curer le fond de la pupille ; dommage, ce serait peut-être là une raison de se réconcilier avec l'humanité, le jour où celle-ci n'inventera que des choses non nocives, peut-être que ce jour-là, on pourra se serrer les pognes sans arrière-pensées).

Aussi, comme à l'usage, le doigt de Roger fut au rendez-vous sur la gâchette. Nous pouvions le voir bouger de droite à gauche, il calait son viseur. Je regardai quand même dans la direction du tir. Pourquoi avoir caché mon identité si longtemps ? Peut-être parce que plus le texte avance, plus je reviens à moi.

Je discernai, sans tarder, les bois verticaux d'un cerf. À une trentaine de mètres, il s'élançait au-dessus d'un buisson. Jean-Pierre bougea, non sans bruit de feuilles mortes sous ses pieds, se décala à côté de son père pour mieux voir.

— Chut, il s'est arrêté, bougez plus, plus un bruit... murmura Roger, certainement en train de jouir à l'idée de nous voir transbahuter l'animal royal jusqu'à chez lui.

À ce moment-là, j'eus une vision assez nette, et qui fut décisive pour la suite des événements. En effet, j'eus la vision hurlante d'une gueule de cerf empaillée, clouée sur une planche de bois verni, elle-même accrochée à un mur. Et sur laquelle on pouvait voir gravé sur une plaque métallique : *Souvenir de chasse*. Le tout suivi de nos noms et prénoms. Absurde. Je saisis sans peine le canon du fusil de Roger dans n'importe quelle direction sauf celle de l'animal, en criant :

— Pas le cerf !

Le coup partit. Résonance horrible. Ça doit ressembler à ça la guerre, à la puissance dix-mille. Un seul coup de fusil et je vomis. Quelle diarrhée je me taperais si je devais faire la guerre la vraie ? Quel dégueulis j'évacuerais chaque jour ? En voyant des centaines de Jean-Pierre Mitron, le profil traversé d'une balle, les joues et la chevelure maculés de sang déjà noirci... laissant voir des trous béants dans la chair et sur les à-côtés donc des bouts de barbaques éparpillés. Tout frais. Ici, j'éjaculai par la bouche de la bile à l'odeur de vinasse. Mélange de croissants, de café et de rouge engloutis ce matin-là. Et comme par hasard, cette éjection alla finir sa course sur le haut du crâne de Roger, père en deuil agenouillé, paralysé, visage dans les mains et pleurs contenus par une difficulté à réaliser que ce qu'il traverse est une réalité... C'était sûr : j'aurais été à sa place, je n'aurais pas su quoi faire d'autre. C'était son propre fusil qui avait tué son fils, c'était son propre doigt qui avait appuyé sur la gâchette. Jean-Pierre Mitron ne se relèverait plus. Cependant, ce n'était pas lui, mais bel et bien moi, qui l'avais fait changer de cible. Alors que faire d'autre que rester paralysé ? Quelle vie de chiotte ? La vie n'est qu'une grosse merde ! Putain, qu'est-ce qu'il a fait ce connard ? Je vais le buter ! C'est à cette même conclusion à laquelle je serais arrivé à sa place. C'est pourquoi je n'ai pas tardé à décamper. Son fusil, à terre, n'était qu'à cinq centimètres de lui. Et il était hors de question que j'aggrave mon cas en utilisant celui qu'on m'avait prêté. Qu'une alternative : la fuite. Parfois, la pensée d'un homme défile aussi vite que la lumière. Il est dommage que cela ne soit que dans des situations extrêmes... Au début, je partis sans trop presser le pas, tâchant d'être discret, hésitant, puis je me retournai une dernière fois pour vérifier si je n'avais pas rêvé. Non ! Ils étaient encore là, toujours la même tragédie. Et c'était moi, le coupable. C'était moi le nigaud qui avait commis cette connerie ignominieuse. Soudainement, juste avant de détourner mon regard de cette scène tragique contraire aux règles de bienséance, j'eus le temps de constater que Roger sortait de sa paralysie. Il devait en arriver là où je redoutais qu'il en arrive. Sa tête fit un angle d'à peu près quatre-vingt-dix degrés. Il avait les yeux exorbités. Il serrait les dents, bavait comme un dragon réveillé en plein sommeil. Oui, qu'une alternative : la fuite !

— Staline, Gorby, Rocky !!!!!!!!! j'entendis Roger crier, l'appel des chiens. Suivi d'un sifflement décidé qui, pensais-je, ne tarderait pas à arriver à destination.

Merde. Merde. Bordel ! Merde, les chiens !!! Peine perdue pour le petit instituteur de campagne. Je traçai. Encore et encore et encore et encore. J'avais quitté le chemin. Il fallait éviter les buissons, les branches basses, les grosses pierres et les arbres.

Un véritable jeu vidéo où mon cerveau devait se montrer bon joystick pour guider mon corps à travers ce labyrinthe forestier comme Pac Man cherchant à échapper aux gloutons. Le plus dur, c'étaient les grosses caillasses ; plusieurs fois je me rétamai. Bientôt, j'entendis les aboiements féroces. Ils étaient encore loin. Mais combien de temps mettraient-ils pour me rattraper ? Pas le temps de penser. Il faut courir. Quitte à pousser mon cœur à fond, il fallait mieux mourir d'une crise cardiaque que d'être bouffé par ces chacals. Néanmoins, épuisé. À bout de souffle, comme une coquille d'œuf absorbée jusqu'à la lie. Alors que dans ma tête, dominait l'impression qu'aucune pensée ne correspondait désormais avec ma conscience, j'eus une idée. C'est sûrement l'instinct de survie qui me la dicta. Et quitte à me tromper, je jugeai cette idée salvatrice. Je me mis à attendre les chiens, en position de tir. Enfin, ce fusil que jusque-là j'avais laissé en bandoulière ne me gênait plus dans mon dos. Il était à sa place.

Les monstres débarquèrent. Un à un. Me voyant dans une telle posture, ils s'arrêtèrent à cinq mètres de moi. Ces cons-là n'avaient aucune notion de la portée de l'arme, ou alors ils me défiaient, ces abrutis, courageusement et sauvagement. Ils grognaient, les mâchoires crispées. Je visai et tirai, tel un bon chasseur... la balle alla se loger entre les deux yeux de Staline. Le chien gémit une dernière fois. Dernier soupir. Chuchotements de loups dans la nuit noire. Les deux autres se montrèrent désormais soumis, la queue retroussée entre les deux pattes arrière, courbés comme pour implorer le pardon, laissant s'échapper à travers leurs dents des gémissements aigus de pleurnichards.

Je tenais toujours le fusil à l'horizontale, sur le qui-vive. Les yeux brouillés par des larmes, ma vue était floue mais répondait encore assez pour que je vis apparaître dans mon champ de vision le père Mitron. Roger de son petit nom... Il resta sur le cul, en voyant Staline écroulé. Par mimétisme, il leva son fusil afin de se mettre en joue. Je ne lui laissai pas le temps de tirer. Sinon, je n'aurais sans nul doute jamais eu l'occasion de vous raconter ces faits... Je tirai donc avant qu'il ne puisse le faire. Il tomba à la renverse, allant s'éclater le crâne sur je ne sais quoi.

Les chiens fuirent vers je ne sais où. Eux, ils le savaient peut-être.

Moi, en tout cas, je ne savais vers où aller.

Aujourd'hui, je sais où j'aurais dû aller : j'aurais dû désertier ; partir à l'autre bout du monde. Parce que ce procès m'emmerde profondément. Mais surtout parce que rien ne consolera jamais la mère Mitron.

Neuf minutes pour manger

Quarante bougies accrochées, comme des miroirs, le long d'une galerie souterraine. Voilà la première image plantée dans mon esprit, ce matin-là. Tel un cavernicole, je redressai mon dos et criai tout en réalisant qu'effectivement personne ne pouvait prouver le contraire, et surtout pas moi : j'avais quarante ans révolus. C'est un âge difficile à porter. Pouvez-vous vous imaginer ? Beaucoup de passé et plus grand-chose devant, d'un point de vue timing relatif à l'énergie de la jeunesse, c'est comme basculer dans l'après-midi si la vie devait se mesurer à l'échelle d'une journée.

Je n'avais pas programmé la journée. J'ai allumé une cigarette et la télé. Un feuilleton américain était diffusé. Ça m'a fait sourire quelques secondes de constater, une fois de plus, le décalage entre le mouvement des lèvres des acteurs et les voix venues d'ailleurs. Et je l'ai éteinte. Je n'ai même pas cherché à voir ce qu'il y avait sur les autres chaînes. Je m'en souviens bien. Depuis ce jour-là, je n'ai jamais rallumé une télé. Ça m'est arrivé de la regarder. Mais jamais je n'ai remis le doigt sur le bouton marche. Je m'y refuse. La boîte cathodique c'est à bannir. L'opium du peuple...

Sans m'en rendre vraiment compte ensuite, parce qu'on ne se rend plus vraiment compte de ce que l'on fait quand on le fait trop souvent, je me suis orienté vers la salle de bain, et me suis fait couler un bain moussant. Fainéant !

Jusqu'à midi, il ne s'est rien passé d'extraordinaire. À midi pile, j'étais devant mes plaques chauffantes, me posant, debout, la question, l'index de la main droite au-dessus des lèvres, fatale. Le choix était restreint. Je sortis une poêle et me débrouillai avec les moyens du bord. Une grosse goutte d'huile, quatre crêpes surgelées autour d'un œuf salé poivré, deux rondelles de tomates et du gruyère râpé. De la cuisine picturale.

Enfin, je voulus absolument m'offrir un dessert. J'hésitai entre de la confiture à la fraise et du miel pour accompagner mes petits-suisses. Finalement, j'optai pour un délicieux mélange de miel et de noix acheté aux Eyzies.

Pendant que je mangeais. Sur la table du salon. Une table ronde de style Louis je ne sais pas combien. Je me suis demandé si j'allumais la télé ou pas. Mais je me rappelai alors que c'était l'heure des jeux débiles. C'est là que je pris la décision, une sorte de défi, de ne plus jamais rallumer une télé de ma vie. Mais combien de temps avais-je déjà passé devant cet écran ? Était-ce possible de le rattraper, ce temps ? Non. Le temps, quel qu'il soit, passe et nous laisse sur le cul. Rien d'autre à faire que de regarder celui qu'on a devant soi. Juste des souvenirs, des bribes en général. Et des rides. C'est aussi à ce moment-là qu'après une activité intense de la pensée et une prière pour le Dieu Spontané, je décidai ce que j'allais faire cette après-midi.

Alors, sans perdre de temps, car l'hygiène ce n'est pas une perte de temps. C'est une de mes nourrices qui m'avait appris ça. Je m'attaquai les molaires, les prémolaires, les canines et

les incisives. Enfin tous ces organes durs enchâssés dans nos mâchoires. J'empochai mon portefeuille, embarquai mon Walkman et une cassette. Et mis le nez dehors.

En ce mois de mai, dans ce ciel blanc-bleu, un énorme point de la même couleur que mes cheveux rayonnait intensément. On aurait cru une gigantesque boule de feu suspendue à des milliers de kilomètres. Bien loti dans mon tee-shirt blanc pur et mon jean bleu-clair, enfoncé dans mes espadrilles noires, je me dirigeai vers la gare. Pour une fois, je n'avais pas du tout envie de faire gaffe aux paysages et à ses mouvements. J'étais intérieur. De toute façon, pour ce qu'il en reste du paysage... Ah, putain de bagnole ! Tu peux pas faire gaffe où tu roules ? Ouais, c'est ça, vas-y : écrase-moi. Ouais, ouais, vas-y, vas-y : écrase-moi ! Connard ! J'étais captivé par la musique flottante en mon esprit, j'oubliai très vite cette voiture. Et pas qu'elle. J'oubliais tout ce jour-là. Je ne voulais plus les voir. Ils étaient comme la télé. Infestés. Contaminés.

La cassette : c'était l'album le plus célèbre du groupe Pink Floyd : The Wall. Combien de fois j'ai écouté cet album, je ne peux pas vous le dire. Mais maintenant que j'y pense, j'aurais dû, la première fois que je l'ai écouté, faire une croix sur un mur ou dans un cahier. Puis en rajouter, des croix, à chaque fois que je le faisais défiler. Tiens, ça me fait penser qu'entre aujourd'hui et l'autre fois, je ne l'ai pas encore réécouté.

Arrivé à Opéra, je traversai la foule en regardant mes pieds et les devantures des agences. Je faillis me faire écraser par un bus. J'achetai un paquet de Camel Mild et deux choses bien précises et précieuses que j'enfermai dans une enveloppe elle-même glissée dans la poche arrière de mon jean. Pas loin de mon portefeuille. « Ayé ». J'avais été jusqu'au bout de mon désir. En ne regardant que deux personnes seulement, dans les yeux. Celles à qui j'avais acheté quelque chose.

En retournant vers la station de R.E.R., sans savoir ce que signifie ces initiales... est-ce que vous allez me croire si je vous dis que je faillis me faire renverser par un taxi ?

Sur le chemin du retour vers ma ville, je pris mon pied. Front collé à la fenêtre d'un wagon. Walkman sur les genoux, les yeux fermés. Enivré par les notes et les voix, transporté par les basses, je pensai trois secondes à l'avenir. C'était flou, imperceptible. En fait, c'était plutôt le passé qui ressurgissait. Sans le faire exprès. À toute vitesse, comme les paysages, dehors, que je ne pouvais voir si je rouvrais les yeux, mais aussi en les gardant fermés parce que je les connaissais par cœur ces paysages, si bien que j'avais fini par les mépriser. Alors je préférais plonger dans des séquences du passé. Laisser des images remonter à la surface. Ici, c'est le camion de pompier dans lequel je me suis retrouvé après m'être fracassé l'arcade sourcilière : le sol était mouillé et moi, j'avais eu la bonne idée de glisser contre le rebord d'une pissotière. Tiens, et là, c'est le plongeon du lac Léman où j'ai vécu mes premières passions : deux filles du nord, deux sœurs, qui avaient eu la mauvaise idée de s'y mettre toutes les deux pour me masser. On n'a jamais réussi à me faire un aussi puissant massage. Et d'autres images encore revenaient. Je m'en souviens, ça m'avait marqué, tellement j'en avais. Et je m'en souviens encore aujourd'hui. Toujours les mêmes.

Mais je ne veux pas vous bassiner avec mon passé. Surtout que maintenant — et ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, ça doit vous arriver à vous aussi, d'ailleurs — je me demande si je n'ai pas rêvé. Si j'ai un réel passé ? C'est peut-être pour ça que parfois ça nous prend de téléphoner à d'anciennes connaissances, oui, c'est peut-être rien que pour vérifier si on n'a pas rêvé.

Arrivé à destination, sur le quai gris, je me réveille sous le chaos musical de quelques accords de guitare flamboyants. Tout est flou à l'extérieur, mais s'éclaircit peu à peu, comme des beignets de crevettes gonflent dans une poêle remplie d'huile bouillante. En face de moi, qui ? Elle, oui ! Mon amour. Revenue de la faculté où elle étudie l'anglais. Nous nous sommes pris dans les bras. Et j'ai douté un instant. Je me suis demandé, quand même, si je n'avais pas été vite en besogne. Si elle accepterait. Après tout, elle menait sa vie. Et malgré toutes les bonnes paroles qu'elle avait prononcées, elle n'était pas obligée d'accepter la proposition de son vieil amoureux, on avait quelques années d'écart, 21 ans précisément. Peut-être que si elle était avec moi c'était seulement parce que ça l'excitait d'être avec un vieux qui aurait pu être son père. Mais je ne crois pas, je le sentais son amour quand on s'étreignait. Et là encore, quand ses lèvres s'agrippèrent langoureusement à mon cou, j'ai cessé de douter. Je me suis envolé vers les hautes sphères de l'espace. Sur je ne sais quelle planète. La planète Instant d'éternité, peut-être ? Non, ça fait marque de parfum... la planète Amour, avec un grand A, c'est bien suffisant.

Suivit l'atterrissage en douceur devant son sourire si craquant si délicat si bandant. J'en avais connu des femmes, avant elle. J'en avais aimé. J'avais même vécu avec certaines pendant des années. Mais jamais aucune, même les premiers jours, ne m'avait autant troublé. Est-ce que plus on avance dans l'âge et plus l'amour risque de nous déstabiliser ? Ou bien on finit par se blaser d'aimer... ? Bon, c'est vrai que le fait qu'elle soit jeune me rendait nécessairement plus enclin à tomber sous l'emprise...

En tout cas, là, ça faisait déjà quelques mois qu'on s'était rencontré et qu'on était accros l'un de l'autre, je ne veux pas trop parler pour elle, mais de mon point de vue, elle me faisait perdre la tête. Et je redoutais de ne pas être à la hauteur et qu'elle prenne la fuite. Ce n'est pas que j'étais maladroit comme un pinceau, non, ce n'était pas non plus que j'avais peur de la bousculer avec mes pattes d'ours, non, c'était d'un autre ordre. De l'ordre de l'inexplicable. C'est toujours inexplicable l'attraction qu'on ressent pour quelqu'un et personne d'autre...

Enfin, nous décidâmes d'aller nous balader le long des rives de la Seine. Elle mit mon Walkman dans son sac, non, non : dans mon sac. Et main dans la main, nous traversâmes, une fois de plus, la foule médisante. Ça c'était clair, je n'avais pas intérêt à faire gaffe aux regards des gens. Hôlà qu'il est vieux ! Hôlà qu'elle est jeune !

De toute manière, ces gens-là sont pleins de préjugés. À force de regarder la télé...

Arrivés à destination, une pelouse bien tondu nous accueille comme un lit cotonneux et feutré. J'avais l'impression que l'atmosphère me filtrait mes idées, et m'empêchait donc de lui annoncer la nouvelle, ou alors j'avais l'impression que ce que je voulais lui dire était

rentré dans un trou comme un lapin dans un terrier, et qu'il parlait sans se montrer pour ne dire que des banalités laconiques du genre : ça s'est bien passé aujourd'hui, oui, eh oui, oui, non ! Ah ouais, d'accord, ouais, ouais.

En fait, elle avait séché les cours. Elle avait préféré aller manifester en faveur des chômeurs. Pour qu'ils aient le droit aux transports gratuits. Peut-être parce que son père était chômeur, et faisait partie de ceux-là. Ceux qui réclament le droit d'aller postuler, de se déplacer sans être taxés. Ouais, tu te rends compte, après ils n'ont plus de tune pour s'acheter des tickets de « Millionnaire » ! En vérité, elle prenait tout ça à la rigolade, cela n'avait été qu'un prétexte pour ne pas aller en cours. Pour éviter de croiser dans les couloirs de la fac les têtes de cons qui la rendaient de plus en plus dingue. Mais que ferait-elle si elle arrêtaient les études ? Elle se le demandait bien. On ne fait plus rien maintenant, paraît-il, sans passer par là. Toi, t'as de la chance, t'écris tes petits trucs, là, chez toi, tranquille, puis y'a de l'argent qui tombe. Non, je ne dis pas que tu ne fous rien, mais ça va, c'est tranquille pour toi, tu te la coules douce. Si seulement elle savait par où j'étais passé avant d'en arriver là. Ô, je lui en avais bien jeté trois mots par ci par là, mais tout lui raconter, ça aurait été trop long. Elle rêvait de peindre. Elle se débrouillait pas mal. Je l'encourageais à continuer. Et continuer. Rien d'autre à faire que de continuer et d'espérer. C'est ce que j'avais fait. Toujours espérer qu'un jour et travailler, travailler sa plume... Trouver une voix et la faire entendre... La corriger, la soigner, la peaufiner, la rendre audible.

Et pendant qu'elle me racontait ces malheurs et ces rêves, je n'arrivais toujours pas à faire sortir le lapin de son trou. Il allait peut-être falloir que je me glisse dans ce trou comme Alice au pays des merveilles pour en revenir avec la chose en question ! Après un long périple dans une contrée surréaliste. J'arrivais seulement à faire défiler dans ma tête une ligne continue d'adjectifs mirobolants. Je n'arrivais à rien d'autre devant ses yeux si parfaitement bridés. Et plus ça allait, plus elle avait de la verve. Elle n'avait pas l'air d'attendre que je lui dise quelque chose qui pourrait la surprendre. Elle débitait sans cesse, et elle en était arrivée à jurer contre « ce putain de pays de merde ! » quand, soudain, deux cognes débarquèrent de nulle part, comme auraient surgi des monstres d'une autre galaxie.

— Euh, désolé... mais c'est interdit de marcher sur la pelouse de ce putain pays de merde, dit l'un d'eux d'un ton grave et sarcastique.

Apparemment, sur sa planète à lui, ils ne disent pas bonjour. Ils se contentent d'énoncer les interdits comme des robots bien programmés, pensai-je en le regardant d'un air stupéfait. Et les sourcils hauts sur le front, je me retournai vers mon amour. Je pus constater que ses iris s'étaient volatilisés, enfouis on ne sait où. Elle avait les yeux révoltés : on n'y voyait que du blanc. Deux globes oculaires opalins qui jaillissaient comme les colombes d'un magicien. Elle a commencé à secouer sa tête. Ça y était, criai-je intérieurement : elle fait une crise d'épilepsie. Décidément, elle était vraiment allergique à l'uniforme. Ce n'était pas la première fois que ça lui arrivait. Une fois, nous avons été surpris par des contrôleurs de la R.A.T.P. (celles-là non plus je ne sais toujours pas ce que signifient ces initiales), l'un d'eux nous avait pris la tête comme pas possible. Il voulait absolument nous aligner, parce que je n'avais pas mis mon numéro de carte orange sur mon coupon. Au bout d'un moment, elle s'était mise à trembler, puis j'avais chopé le type par le colback et éjecté contre un mur.

Nous avons couru comme des malades vers la sortie, on n'avait vraiment pas eu de mal à le semer. On s'était bien marrés. Et là, ça allait recommencer, sauf qu'ils étaient deux et armés, je n'allais pas vraiment pouvoir les neutraliser, ils étaient un peu plus impressionnants que les mecs de la R.A.T.P, mais à un moment donné, elle m'a fait un clin d'œil pour que je comprenne qu'elle simulait, et le délire complet, elle s'est relevée, mine de rien et elle s'est mise à leur crier en pleine face :

— Enculés !

Avant qu'on ne puisse envisager quoi que ce soit, le plus jeune des deux a saisi son gun et l'a brandi vers elle.

— Bouge pas, salope ! Bouge pas, qu'il lui a dit.

Non mais je rêve. Il est fou, ce con ! Et son arme s'envola vers le fleuve pour aller y goûter la saveur sous l'action du coup de pied (qu'il n'a pas vu venir) à son poignet.

— Plouf ! fit l'objet en tombant dans l'eau.

Ce coup-ci, nous n'avons pas mis trois plombes à réagir. Un regard éclair, yeux dans les yeux. Ses iris étaient à nouveau en place. Je la chope par la main, elle attrape son sac resté au sol, le plus vieux n'a pas encore eu le temps de dégainer, je ne suis pas certain qu'il juge utile de le faire, la sagesse s'imposant davantage chez lui que chez son jeune acolyte. Il nous regarde partir comme estomaqué. L'autre est encore à terre en train de se tenir le poignet et de se plaindre d'une douleur.

« ...Run... Run... Run... Run... »

De courir comme ça, comme un Carl Lewis, j'en avais des frissons partout. Des larmes jaillissaient de mes yeux fragilisés par le vent. On n'avait pas couru aussi vite pour semer les agents de la R.A.T.P. Mais peut-être que là, on réalisait la gravité de la situation. Surtout qu'un son particulier nous a très vite motivés : la sirène de leur caisse. Au moment où elle commence à retentir, je dévisageai Lisa. Elle avait ce visage sérieux qu'ont certains élèves de terminale devant les résultats du bac. Je ne devais pas en avoir un différent. Nous ne prîmes pas le temps de nous mettre d'accord sur la direction, de communiquer par voie orale. D'un commun accord, nous nous dirigeâmes vers la gare, par une putain de rue montante. Nous haletions comme des bons chiens à sa mémère. La sirène ne faisait que se rapprocher. Je me retournai et vis la voiture, décorée à l'américaine, débouler en bas de la côte, en faisant un dérapage de malade mental. J'ai pensé que nous terminerions au poste le soir même. Mais il me restait un paquet d'espoir dans les jambes. J'ai levé la tête et couru de plus belle. Il faut dire que Lisa m'avait lâché la main depuis lurette et qu'elle me larguait d'au moins dix mètres, sans jamais regarder derrière elle. Elle me dira plus tard que ça lui suffisait de m'entendre courir, et qu'elle avait optimisé sa course en évitant tout mouvement parasite.

Dans le ciel, il y avait un avion. Il laissait derrière lui une ligne non fugace de fumée blanche impure. Qu'aurais-je donné pour être assis à l'intérieur ? Peut-être qu'il y allait, lui là-bas. Ailleurs. Loin de cette jungle urbaine. Parlons-en, encore, de celle-là. Ce jour-là, elle nous a sauvé la vie. Alors que la voiture n'était plus qu'à vingt mètres de nous, nous arrivions près de la gare. Laisant derrière nous, dans le dernier virage, une queue de bagnoles et leurs klaxons hurlants, agglutinées devant un feu rouge dans le créneau des heures de pointes. Comment allaient-ils pouvoir s'en sortir, Starsky et Hutch¹ ? Ils n'allaient pas voler par-dessus les autres comme K-2000² !? Non, ils avaient dû sortir de leur bagnole s'ils n'étaient pas trop cons. Seulement, quand je me retournai, je ne les vis pas. Rien du tout. Je ne vis que des gens bousculés que nous laissons sur notre passage. Et la sirène continuait son vacarme. Laissez passer. Laissez passer qu'elle gémissait. Arrivés sur le parking de la gare, nous nous retrouvâmes quasiment coincés par la foule. Enfin c'était plutôt de bon augure, nous étions camouflés. Nous marchions presque à la même vitesse que tout le monde. Tout à coup, il n'était pas possible de faire autrement. Il fallait attendre que la personne devant soi réussisse à avancer pour pouvoir mettre un pied devant l'autre. Je fis signe à Lisa de se diriger vers une cabine téléphonique. Du coup, elle ne regarda pas devant elle, et buta dans les pieds d'une mendicante roumaine. Celle-ci, avec un gosse étalé sur ses genoux, se mit à râler.

— Ah ! Pardon, c'est bon, ferme-là ! que lui fit Lisa.

Dans le jack-pot vertical de France Télécom, Lisa sortit deux élastiques de la poche de son jean. Nous nous nouâmes les cheveux. Et mine de rien, je décrochai le téléphone. Lisa suait du front comme vache qui pisse. Je lui épanchai mon profond sentiment en trois mots. L'écho de celui-ci me parvint sans retard. Cela nous fit sourire tous les deux comme deux tourtereaux, vous voyez le truc quoi, tandis qu'elle clignait des yeux. Heureuse qui comme Pénélope n'a pas à attendre son Ulysse...

La sirène cognait maintenant les tympanes des banlieusards, rentrés de la capitale, harassés par le boulot. Ne demandant plus qu'une seule chose : aller se poser dans un canapé, face à leur télé. Mais pour l'instant, ce qu'ils fixaient tous, c'était les gyrophares rouges-oranges clignotants de la voiture de nos copains les justiciers. Quand celle-ci passa juste à côté de la cabine téléphonique, j'avais les jambes figées comme de la glace prêtes à se briser comme des stalactites dans la grotte de Lascaux. Lisa, toujours les yeux fermés respirait comme un moine bouddhiste. La voiture s'arrêta juste devant l'entrée de la gare, et les types en descendirent, pressés, en claquant les portes. Ils s'engouffrèrent dans la gare. Il était temps de déguerpir. Cela ressemblait à la fin d'une guerre impitoyable. On n'en

¹ *Starsky et Hutch* est une série télévisée policière américaine diffusée entre 1975 et 1979. Elle met en scène deux inspecteurs de police, David Starsky et Ken « Hutch » Hutchinson, sillonnant les rues de la ville fictive de Bay City dans une Ford Gran Torino rouge à bande blanche. Très populaire à la télévision dans les années 1970 et encore largement rediffusée dans les années 1980-1990, la série est devenue une référence culturelle associée aux poursuites automobiles et aux interventions spectaculaires de la police.

² *K-2000 (Knight Rider)* est une série télévisée américaine diffusée entre 1982 et 1986. Elle raconte les aventures de Michael Knight, un justicier moderne aidé par KITT, une voiture intelligente capable de parler, d'analyser son environnement et d'intervenir dans des situations dangereuses. Très populaire dans les années 1980, la série est devenue une référence emblématique de la culture télévisuelle de cette époque.

rigolait pas encore. La partie n'était pas tout à fait terminée. Il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué (expression galvaudée je sais mais là je n'en ai pas d'autres). Nous prîmes un bus. 7 francs 50 par personne. Qu'est-ce qu'on leur avait fait à tous ces gens-là dedans ? Les avait-on lobotomisés ? En tout cas, ils tiraient tous une tronche d'enterrement. Quelqu'un d'important était-il mort ? Un homme politique ? Non, ceux-là, ils sont déjà tous morts. Et les gens sont habitués à être dirigés par un gouvernement de morts. Ça fait des siècles que ça dure. Bon, ne nous gênons pas, rions tout de même un bon coup, au milieu de ces citadins tristes. Nous nous sommes tirés d'affaire de justesse. Hein ? C'était de justesse. Ô, quand même, n'exagérons pas, ils vont croire qu'on se fout de leur gueule. Parce qu'en plus d'être moribonds, ils sont tous paranos. Non, on ne leur veut pas de mal. On voudrait juste des fois qu'ils se montrent un peu plus enthousiastes. Qu'ils nous prouvent qu'ils sont bien en vie et pas déjà sous terre. Avec les vers et les fourmis. Ô, mais t'as vu, quand même, regarde celui-là, là-bas, dans le coin, on dirait qu'il va se foutre une balle. Ô, mais laisse tomber, oublie-les, je t'invite au restaurant. Ouais ! Youpi ! Une demi-heure plus tard, de l'autre côté de la ville. Nous mettions les pieds chez notre restaurateur préféré. Il faut signaler, entre parenthèses, que sous les miens (mes pieds), deux trois quatre ampoules commençaient à s'allumer... Ça n'avait pas été si évident que ça de courir avec des espadrilles, vous avez déjà essayé ?

C'était notre restaurant préféré, parce que c'était le seul vietnamien de la banlieue qui vous apportait des serviettes blanches, douces, chaudes et humides à la fin du repas. Nous en étions d'ailleurs quand j'ai posé l'enveloppe sur la nappe. L'ambiance avait été tranquille et marbrée de pensées câlines tout au long du dîner. Elle la regardait. En fronçant les sourcils. Puis son regard est revenu vers moi. Interrogateur. J'avais vraiment les boules, qu'elle le prenne mal. J'avais pris une décision sans lui en parler. Ce n'était pas une décision légère. Elle impliquait pas mal de choses, quand même.

- Je peux l'ouvrir ? me demanda-t-elle avec un rictus dubitatif au coin des lèvres.
- Non ! C'est juste pour décorer la table. Tu vois, je trouvais qu'il lui manquait quelque chose à cette table. Alors j'ai posé ça là. Maintenant elle est parfaite la table. Il ne lui manque rien.
- T'as un humour de vieux...
- C'est normal, je suis vieux.
- C'est vrai, j'avais presque oublié...

Je ne rétorquai pas davantage. Maintenant ses yeux étaient fixés sur l'enveloppe. Ils n'en démordaient pas. D'un élan maladroit, elle saisit l'enveloppe avec ses longs doigts fragiles. S'il y avait eu un couteau, je suis sûr qu'elle l'aurait soigneusement entaillée. Mais il n'y avait que des baguettes. Elle s'y prit avec les dents. Je ne matais pas qu'elle faisait. Les yeux rivés sous la table, pour la laisser découvrir individuellement tout ce qu'il peut y avoir d'écrit sur deux allers-simples pour la Crète.

Septembre 1993. Sfinari

Rêve indien
ou la légende de Talayesva.

Été 1865 ; Dans l'ouest américain encore instable après la guerre de Sécession, les Comanches et les Apaches ripostent par des actions de guérillas contre les colons qui tentent d'envahir le Texas. Un peu plus haut, à l'est des montagnes de San Andres, les Navajos, avertis par un messenger Apache, prennent connaissance de la menace et décident, vu leur nombre restreint, d'envoyer des hommes chercher du renfort chez les Hopis sans tarder. Les deux meilleurs cavaliers de la tribu sont chargés de cette mission et prennent, sur deux étalons noirs, la direction de l'Arizona. Et plus précisément, celle du campement Hopi.

Trois jours plus tard, après avoir traversé des plaines interminables, alternant trot et galop sous le soleil ardent de l'Arizona, ne s'accordant que quelques pauses indispensables, ils arrivent au campement Hopi, établi non loin du lac Havasu. Le soleil, en train de disparaître derrière les collines, crache une lumière orange reposante sur le campement. Les deux hommes, descendus de leurs chevaux, traversent le campement non sans s'excuser auprès des gens accourus pour leur parler. Ils sont pressés, il faut qu'ils aillent délivrer tout de suite un message de la plus haute importance à Katchongva, le chef de la tribu Hopi. Ils ne veulent pas affoler directement les Hopis avec la très mauvaise nouvelle qu'ils apportent. Ils veulent absolument n'en parler qu'au chef. Lui se chargera d'informer sa tribu, ensuite.

Ils le trouveront près de sa tente. Il était en train de replanter quelques piquets. Non sans le tirer de ses occupations, ils se suivirent à l'intérieur de sa tente et l'informèrent des nouveaux troubles. Mais au moment où il allait dire quelque chose, après avoir longuement réfléchi, en guise de réponse à ce que les deux Apaches venaient de lui annoncer, un bruit de cavalcade se fit entendre. Paniqués, les trois hommes sortirent de la tente instantanément, presque. Comme tous les Hopis qui étaient dans leurs tentes le firent, au même moment. Et ce que tous virent, c'est le débarquement d'une vingtaine de cavaliers blancs. Costumes bleus, épées aux ceinturons, et fusils accrochés aux selles ! Les Hopis, c'était la première fois qu'ils voyaient en chair et en os, des hommes blancs en uniformes.

Ô, des tribus voisines leur en avaient parlé, mais les voir là, pour de vrai, ça leur retournait les tripes. La prophétie prenait forme. Les enfants et les femmes reculèrent de quelques pas. Tandis que les hommes formèrent un cercle imparfait autour des envahisseurs. Ceux-là, arrêtés au milieu du campement, jetaient des regards curieux sur les Hopis apeurés, et semblaient fiers et confiants comme des lions.

L'un d'entre eux sortit du groupe ; c'était celui dont les épaules de la veste étaient les plus ornées de rayures jaunes. Katchongva, sage et méfiant, se détacha de sa tribu, lui aussi, et se rapprocha de lui. Quelques Hopis étaient retournés dans leurs tentes afin de revenir munis d'un arc et de flèches.

Le chef des blancs et Katchongva se fixèrent un moment. Un silence bruyant avait pris place au-dessus du campement. Quelques enfants parmi les plus jeunes, peut-être parce qu'ils sentaient que quelque chose ne tournait pas rond, s'étaient mis à geindre. Et les grillons, eux, continuaient, comme si de rien n'était, de peupler l'espace avec leur sérénade.

Soudainement, l'homme blanc se mit à faire des signes à Katchongva. Des signes difficiles à comprendre, des signes universels. Oui, la signification de ces signes était simple : c'était de dépêcher de déguerpir de ce terrain avant qu'on vous tranche la gorge. Et la manière avec laquelle l'homme alignait les signes suffit aux Hopis pour comprendre que cet homme-là avait perdu « la religion du bien », peut-être même qu'elle ne s'était jamais révélée à lui et les siens. Katchongva restait muet. Il se contentait de le fixer, stoïquement.

Au fur et à mesure du discours par signes de l'homme blanc, les cordes des arcs s'étaient tendues, et les visages crispés. Avant qu'un doigt ne pût éjecter une flèche, le chef des blancs se retourna vers sa troupe et fit signe à ses hommes de repartir. Demi-tour, puis s'en vont. Les diplomates à la peau blême.

La danse du serpent prévue pour ce soir-là fut annulée. À quoi la précieuse pluie pouvait-elle servir désormais ?

Cette nuit-là ne connut que des sommeils troublés. Et avant même que le soleil ne se lève, la plupart des Hopis étaient debout. Tout le monde se préparait au "Grand départ". Reviendrait-on un jour près du lac Havasu ? Y frotter du linge, s'y laver, s'y baigner, nager, s'embrasser sous le coucher de soleil ? On devait laisser ces interrogations de côté, les refouler. Hors de question de rester planté là et de se faire décapiter par ces maudits "bowwaks" ! L'union fait la force. Il fallait rejoindre les Navajos, les Apaches, et les Comanches. S'unir contre la malédiction ! La prophétie ne donnait pas de solutions, il fallait agir selon le bon sens. Katchongva n'avait pas traîné pour prendre sa décision. Il n'avait pas mis longtemps non plus pour la "promulguer" à sa tribu. Et tout le monde l'avait acceptée. Ce n'est pas que tout le monde aurait agi comme entendait le faire Katchongva. Non. C'est qu'on ne contredit pas le chef chez les Hopis.

Afin d'alléger le convoi au maximum pour qu'il ne soit pas aussi lent qu'un porc-épic, on dut se délester de nombreux ustensiles. Certains avaient dû abandonner plus que des choses. Oui. Des terres cultivées... Et d'autres encore avaient dû laisser tomber leurs rêves. Comme Talayesva et Lansa. Deux jeunes adultes de la tribu. Ces deux-là furent sans doute les deux plus malheureux, en effet, ils durent accepter que leur union sacrée n'ait pas lieu. Elle avait été reportée, ultérieurement, sans date précise. Leur union sacrée à côté de ce qui menaçait leur tribu, et pas seulement la leur, en fait, ne primait pas face à ce qui représentait une menace pour leur peuple, et la mère nourricière. Aussi, pendant que les leurs se préparaient au "Grand départ", à vitesse grand V, ils s'éloignèrent un moment du campement. Au bord du lac, à l'abri des regards, isolés, ils s'unirent sans tenir compte des rites traditionnels. Tout simplement, ils se promirent fidélité, et se laissèrent planer dans une longue étreinte.

Lansa réenfila ses mocassins et sa robe en daim ornée de perles et de clochettes, à la mode Cheyenne, puis pleura. Talayesva n'en fut pas loin, mais il retint ses larmes. Il devait se montrer vaillant. De toute manière, il était clair que tout le monde ne reviendrait pas vivant. Si les histoires que l'on racontait sur les guerres entre les "bowwaks" et les autres tribus n'étaient pas exagérées. Il allait être difficile de s'en débarrasser sans verser de sang.

Katchongva, entouré par les messagers Navajos, se mit en route le premier.

Tous les autres suivirent, en file indienne... Sans cris ni exclamations. Il n'y avait assez de chevaux pour tout le monde. Mais on s'était arrangé pour que personne ne soit à pied. Sur les chevaux les plus costauds, on était monté à deux. Sur les plus frêles, des femmes s'étaient hissées. Certaines d'entre elles portaient des bébés dans le dos. D'autres, dans leurs ventres... Les chevaux qui traînaient du matériel derrière eux étaient en fin de file.

Très vite, le lac Havasu ne fut plus qu'un point à l'horizon, comme un mirage. Puis encore plus vite, ce point disparut sous des collines trop hautes. Les têtes, alors, cessèrent de se retourner. Tout le monde regarda devant soi : le dos de Katchongva, dressé, et doux, se dandinait au même rythme que les fesses de son cheval.

En une journée, des collines et des plaines et des collines et des plaines furent traversées. De la poussière remuée. Jamais la tribu Hopi, de son vivant, n'en avait traversé autant. Ô, certains hommes avaient déjà été plus loin pour aller chasser le bison ou rencontrer d'autres tribus, mais jamais aussi grand voyage n'avait été envisagé par la tribu entière. Elle était comblée près du lac. Pas besoin d'aller plus loin. Les Hopis avaient préféré la sédentarisation au voyage incessant. La tribu ne s'arrêta qu'une seule fois dans la journée. Quand le soleil eut atteint la moitié de son parcours journalier. Elle fit une pause à l'ombre dans l'ombre d'un canyon sous un immense rocher rougeâtre afin de s'offrir un léger repas rationné, et de reposer les canassons.

Durant cette pause, les hommes étaient, pour la plupart, allongés, d'une manière inconfortable, sur le sol. La tête sur des sacs, en guise d'oreillers. Le bruit de la nature et celui des enfants n'était pas macabre. Non, il était plutôt joyeux, habituel. Cependant, à l'encontre, les visages des adultes incarnaient une tristesse si profonde que l'atmosphère semblait jouer son opéra mélancolique. Le chef d'orchestre était l'innommable oiseau aux ailes noires et au bec rouge sang, qui dessinait des cercles de tourments au-dessus de la troupe.

On ne se parlait pas beaucoup, aucun babillage nécessaire, juste un but : rejoindre les Navajos et les autres avant qu'il ne soit trop tard. C'est pourquoi, ils ne se reposèrent pas longtemps. Et les voilà, repartis. Sur la route encore. Jusqu'au coucher du soleil qui avait pour habitude dans cette région du monde de se revêtir d'une couleur presque cuivre. Orange brûlé.

Chercher un endroit pour dormir. Faire un grand feu. Se réchauffer le cœur, essayer de retrouver l'espoir. C'est ce à quoi s'apprêtaient les Hopis lorsqu'ils entendirent une cavalcade plus bruyante, plus impressionnante et plus puissante encore que celle de la

veille. On pouvait entendre le son d'une trompette mêlé à la course folle et régulière des chevaux. Pas le temps de réfléchir, à peine le temps de réagir. Les Hopis, en un rien de temps, se retrouvèrent encerclés. Ces putains de Blancs avaient l'air de connaître l'art de la guerre, avaient-ils pris des leçons du côté de chez leur frère Apaches ?

Quelques Indiens tombèrent comme des mouches sous des tapettes. Katchongva faisait partie des premiers Indiens touchés. Il gisait maintenant par terre ; à moitié gisant, sous un concert abrutissant de tirs et de cris. Son dernier souvenir sur terre : la Guerre.

Quand ils en avaient encore la possibilité, les gosses hurlaient. Les adultes, eux, combattaient, fusil à l'épaule. Le but du jeu : viser les soldats bleus qui tournaient, sans cesse, tout en essayant d'esquiver leurs balles. Ça tombe des deux côtés. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun effectif dans un des deux camps. Ça se casse la gueule, ça se fait trouser le corps à différents endroits, parfois en plein cœur, et ça tombe comme des mouches... La mort devant les yeux. Ça hurle, ça crie, ça hennit.

Les chevaux se dressent, essayent de se hisser vers le ciel en vain ; ça veut balancer le cavalier par-dessus bord, c'est gênant d'avoir un mec sur le dos. Faut s'en débarrasser, pour galoper, galoper loin de ces gars qui jouent aux cowboys et aux indiens, à se faire pan pan avec de vraies armes. Qu'ils se poussent les uns les autres vers le néant, moi cheval je veux survivre ! L'homme n'est-il qu'un prédateur qui s'attaque à lui-même ? Pourquoi les hommes n'ont-ils pas décidé de s'aimer les uns les autres, de partager leur terre, de mettre en commun leur richesse et de fusionner leur culture pour les rendre plus complète ; non, faut qu'ils se fassent la guerre, ils ne peuvent pas s'en empêcher. La guerre à tout prix. Comme pour répondre à un besoin de domination et d'expansion. À croire que la guerre serait un phénomène naturel chez l'homme ! Chacun veut un territoire rien que pour lui et personne ne doit y mettre les pieds ; ils veulent des territoires pour eux seuls !

Talayesva, au milieu de ce capharnaüm, cherche Lansa. Sa bien-aimée. Il veut l'emmener, fuir avec elle. Loin. Loin de tout ça. Seulement, il n'arrive pas à la trouver. Ça va trop vite. Pourtant, elle, elle le voit, elle le distingue très bien même. Mais cachée derrière un amas de tentes pliées, paralysée par le spectacle, elle ne bouge pas, ne crie pas. Elle regarde la scène, tétanisée, espérant qu'il la repère. Lui, il passe son temps à tenter de maîtriser son cheval soudainement devenu fou, rodéo de l'amour perdu..., il n'arrive pas à la trouver. Tout ce qu'il perçoit, ce sont ses frères en train de tirer sur les "bowwaks". Certains d'entre eux ont laissé leurs chevaux détalé. Ils combattent à genoux dissimulés derrière des corps inertes ou des sacs de matériaux, ils se cachent pour éviter les balles. De temps à autre, ils tirent sur le manège incessant des soldats bleus. Mais Talayesva a une autre idée en tête. Une idée obsessionnelle. Trouver Lansa et l'emmener avec lui. Kawangwayma, son cheval, s'excite de plus en plus et devient intenable. Si bien que soudainement, il saute par-dessus quelques corps, se dirige vers une des défenses indiennes, Talayesva s'accroche alors à sa crinière. Comme s'il était prêt à suivre cet animal n'importe où. Mais cette fuite fut interrompue par une balle en travers de la cuisse gauche de l'animal qui s'écroula en deux temps trois mouvements au sol. Tête la première. Pattes avant, pattes arrière. En conséquence, Talayesva fit un vol plané dans les airs, et atterrit un peu plus loin comme

une grenouille sur la terre aride. Cette terre que l'on nomme maintenant : Les États-Unis. Faites-moi rire !

Beaucoup de ses frères réagirent à cette chute en se relevant d'un commun accord pour tirer des flèches sur la cavalerie dont l'attention s'était concentrée sur la chute de Kawangwayma, et couvrirent ainsi Talayesva. Certains d'entre eux réussirent à faire tomber suffisamment de tête pour que les blancs entament un mouvement de recul qui mirent les deux camps à distance. Lansa, prise d'un élan de courage, sortit de sa cachette pour aller détacher un cheval d'une cariole et le monter. Le cheval fonça. Après cette échappé, l'offensive organisée par les Hopis pris une ampleur plus importante rapidement. Et comme une locomotive, l'immense cavalerie d'Attilas en tuniques bleues s'écarta en laissant derrière elle des amas de poussières de terre danser dans les airs et obstruer la vue.

Après quelques secondes d'hésitation, Lansa jugea qu'il était trop risqué pour elle d'aller secourir son amoureux, elle pria la terre nourricière pour qu'il soit encore vivant, mais elle saisit sans attendre sa chance de s'en sortir et ordonna au cheval de détalé.

Quand Talayesva sortit de son coma, il faisait nuit sous une lune en deuil qu'on apercevait partiellement derrière des nuages filandreux. Il se remémora rapidement la situation, en regardant autour de lui, il ne sortait pas d'un cauchemar, ce qui s'était déroulé avait vraiment eu lieu, sombre réalité. Dans la position fœtale, une fois de plus, il s'évanouit. Incapable de supporter que ce qu'il venait de traverser n'était pas un mauvais songe. La seconde fois qu'il repris conscience fut la bonne ; il faisait jour. Il se remit sur pieds, lentement mais sûrement. Comme une biche essaye de marcher à peine sortie du corps de sa maman. Il ramassa quelques cailloux et les balança sur les sales vautours qui étaient en train de se délecter sur les cadavres de ses frères de sang, il y avait là des hommes, mais aussi des femmes et des enfants, un véritable carnage, impensable, insupportable.

Les vautours s'envolèrent. Talayesva pleura en faisant le tour de ce cimetière à ciel ouvert. Il y avait Katchongva. Il y en avait d'autres aussi. Mais il ne trouva pas Lansa et ce fut un réel soulagement. Avait-elle réussi à prendre la fuite ? Avait-elle été kidnappée par les hommes blancs ?

Il resta un long moment près du corps de Katchongva.. Ô, son âme était partie rejoindre l'univers des esprits maintenant ! Elle reviendra de temps en temps visiter les rêves des vivants. Ainsi va la vie. La tête lui tournait, il avait juste envie de crier son désespoir. Alors, il ne se retint pas, il se mit à crier. Les mains posées sur la terre jaunâtre, il cria, près des corps cramoisis, sa crise de larmes n'avait de cesse... Il cria de toutes ses forces jusqu'à n'en plus pouvoir, le front contre terre. Soudainement, une main vint se poser sur son épaule :

— Qu'as-tu l'intention de faire, jeune homme ?

Talayesva se retourna, les yeux levés vers le vieux Kalactema.

— Ta peine est légitime, mais il faut que tu retrouves ton calme.

Après avoir établi ce qu'on appelle, maintenant, un registre obituaire, ils prirent la direction du Colorado. 29 morts laissés derrière eux. 13 hommes. 4 femmes. 3 enfants et 9 chevaux décédés. Talayesva ne parvenait pas à retenir ses larmes. Il pleurait en marchant. La vie était devenue ténébreuse. Il se sentait traversé par des envies de mourir. Mais Kalactema le regardait comme un homme aguerri.

— Marche, lui dit-il.

Alors Talayesva marcha. Suivre Kalactema. Rien d'autre à faire pour l'instant. Ce dernier marchait vite malgré son grand âge. La tête haute. Se retournant souvent vers Talayesva, le visage sérieux et fort comme celui d'un aigle royal. Il l'encourageait.

— Allez, ne ménage pas tes efforts. Je sais c'est dur. Moi-même, je suis maintenant dépouillé de mes frères comme un arbre sans ses feuilles. Mais on ne peut rien y faire. Allez viens.

Kalactema était quelqu'un de reconnu au sein de la tribu. Il parlait peu mais jamais pour ne rien dire. Il avait perdu ses parents coup sur coup avant d'avoir atteint l'âge adulte. Un couple en difficulté pour enfanter l'avait adopté et choyé comme leur propre fils. Dès l'âge de quinze ans, il s'était révélé un excellent chasseur. Solitaire, indépendant, réputé pour son hyper-maturité, il avait pris naturellement la place d'un sage au sein de la tribu. A certaines périodes, il pouvait s'absenter un long moment. Parfois, il partait une saison entière et, à son retour, il ne contait jamais ses péripéties mais on le retrouvait plus confiant et plus fort qu'auparavant. Il était considéré comme une sorte de héros contemporain.

En suivant Kalactema, Talayesva espérait retrouver Lansa. Où était-elle maintenant ? Son visage ovale. Sa coiffure en fleur de courge. Ses lèvres bombées. Son petit nez aquilin et ses yeux noirs en amandes. Inaccessibles. Peut-être était-elle revenue près du lac ? Peut-être l'attendait-elle ? Impatiente, torpide, les mains et le visage barbouillés de terre, de sueurs et de larmes, et de sang ! Non ! Retourner près du lac c'était s'engouffrer dans la gueule du loup. Elle était sans conteste plus rusée. Elle était là où ils allaient... Il la retrouverait bientôt.

Ils firent preuve de beaucoup de volonté pour traîner leurs corps, comme on traîne des sacs à patates. Courbés, titubants, à travers les plaines et les dunes désertiques, ils étaient comme deux prisonniers évadés, rattachés à des boulets par une chaîne incassable, perdus dans un incendie transparent. En effet, très vite, ils épuisèrent la réserve d'eau qu'ils s'étaient constitués en récupérant quelques gourdes en vessies de bisons sur les morts. Et la fièvre mêlée à la chaleur et à la fatigue, ainsi qu'à l'étourdissement, donnait naissance à mille petits torrents de sueurs sur leurs visages et tout leur corps.

Entre les larmes et la sueur, Talayesva serait bientôt totalement desséché.

Lansa, elle aussi, poursuivait sa route. Mais elle était seule et à cheval. Son trajet fut moins épuisant. Alors qu'ils avaient pris la direction du Colorado. Elle était revenue sur les pas de la tribu, dans un réflexe enfantin, elle avait suivi instinctivement la piste qu'ils avaient empruntée en sens inverse, pour revenir au lac Havasu. Indemne. Mais quelle déception ne fut pas la sienne quand à l'approche du lac Havasu, elle vit du haut d'une colline, une troupe de soldats bleus, avec des charrettes et des diligences (moyens de transports jusque-là inconnus pour elle), bondées d'outils, de bois et de mains d'œuvre... Des hommes, mais aussi des femmes et des enfants. Les bowakas leur avaient, en l'espace d'une attaque, voler leur place ! Ce n'était pas un cauchemar mais une réalité. À moins que la vie, comme le sous-entendent certaines légendes ne soit qu'un songe et que je vais bientôt me réveiller, pensait-elle en papillonnant des cils de fatigue. Mais ce n'était qu'une vaine espérance, elle le savait, elle ne rêvait pas. Malheureusement, tout ça était tangible. Après cet effroyable constat, elle reprit le chemin inverse et retourna donc sur les lieux de l'hécatombe. Ce qu'elle vit. De retour sur ces lieux, ce n'est pas ce qu'elle avait quitté tout à l'heure. Non. Ce qu'elle vit, ce ne fut que des vêtements déchirés, des chairs tuméfiées, des bouts de squelettes déstitués, des os décharnés. Au-dessus desquels planait le sourire sarcastique de la mort, comme une foule spectrale. Elle échoua sur le sol comme un mur dégringole, tourbillonnante mais toujours sensible et poussa un long cri pour faire fuir les charognards, et s'étonna de ne pas retrouver Talayesva parmi les cadavres.

La progression des deux indiens égarés dura plusieurs jours. On ne sait pas combien de jours exactement, personne n'a jamais refait ce chemin à pied. Des plaines basses, désertiques, parsemées de cactus et ondulées par des dunes, ils étaient passés sur des plateaux plus hauts, plus vallonnés où gisaient de hautes pierres sculptées par le temps. La nourriture ne leur avait causé aucun problème, ils avaient chassé avec leurs arcs et les proies de toutes sortes n'avaient pas manqué. Leur principale difficulté fut de trouver de l'eau. Kalactema tentait de rassurer Talayesva. Il annonçait depuis plusieurs heures la proximité d'une rivière mais la route paraissait sans fin.

Quand même ils arrivèrent à la rivière promise, ils purent s'abreuver. Talayesva n'en croyait pas ses yeux, il avait cru mourir, déshydraté comme jamais mais l'heure de l'échafaud avait été une nouvelle fois repoussée. Après avoir rempli leurs gourdes, ils avaient repris la route plusieurs jours encore, avant que Kalactema à un moment donné, dise :

— Stop, c'est ici.

En quoi ce lieu était l'aboutissement de leur voyage, Talayesva se le demanda un certain temps. Puis aussitôt étrange que cela puisse paraître, il se sentit fortifié par un vent nouveau. Un vent qui lui caressait la peau, la dépoussiérait et l'hydrater. Oui, en un rien de temps, il se sentit comme flotter. Son corps n'avait jamais été si léger. Il ne bougeait plus de la même manière. Ses bras lui semblaient des plumes et ses jambes des cils. Il tourna son regard vers Kalactema. Celui-ci avait les yeux fermés. Il souriait comme un bébé. Talayesva, sans savoir pourquoi, imita son sourire. Le regard hébété, il continua de fixer Kalactema. Celui-ci s'agenouilla et dans une logorrhée inhabituelle, prononça une sorte de prière assimilable à celles que murmurait Katchongva lors de certaines cérémonies mais pourtant différente

car dans un langage inconnu pour Talayesva. Lorsque Kalactema eut clos sa prière par un soupir de plaisir, du genre de ceux qu'on fait lorsque l'on se retrouve devant une bonne bière après une journée de boulot éreintante, le ciel changea soudainement de couleur. Il perdit son bleu étincelant pour s'assombrir vers un ciel de pluie, il vira au gris, oui, des nuages poussés par le vent venus de nulle part vinrent noircir l'atmosphère ; une brume filandreuse comme la fumée d'un feu en train de s'éteindre vint former des nappes de brouillards de plus en plus épaisses autour des deux indiens. L'air devint, par la même occasion, humide et doux. Et comme venu de nulle part à une vitesse foudroyante, un éclair jaillit du ciel ! Puis un autre et un autre. Chaque coup de tonnerre dans le ciel venait surprendre et effrayer Talayesva, dont les yeux et le cœur sursautaient de plus belle à chaque explosion dans le ciel. Puis survint une spirale tourbillonnante de poussière dorée. Celle-ci s'approcha d'eux à une vitesse inquiétante. Plus elle s'approchait d'eux, plus elle prenait de l'ampleur. Quand elle ne fut plus qu'à une trentaine de mètres d'eux, Talayesva ferma les yeux, il n'avait plus rien à perdre, il sentit la tornade s'approcher d'eux et brusquement, un flash blanc s'imprima dans son esprit. Un très court laps de temps. Comme une baffe. Tout à coup, il ouvrit les yeux et ce qu'il vit, dépassa son entendement. Il fallait se résoudre à accepter cette vision née d'il ne savait quelle sorcellerie. Ils se trouvaient maintenant tous deux au cœur d'une forêt, avec des arbres immenses allant jusqu'à percer le ciel et une moiteur inhabituelle régnait au cœur de l'orchestration quasi symphonique de la faune environnante.

— Talayesva, Talayesva, ne sois pas inquiet. Ici, tu es dans un autre monde, un monde où l'harmonie n'est pas un idéal mais la réalité de tous les jours. Ne t'inquiète pas. Ici, les hommes ne connaissent pas la haine, du moins ils ne l'utilisent pas. Une seule chose compte ici, c'est la paix et l'amour. Tu vas voir, lui dit Kalactema, en le secouant avec douceur par l'épaule.

— Ne le tourmente pas avec de grands mots, Kalactema. La cité inconnue ne se dévoile pas en quelques secondes et elle n'a pas besoin de grand discours, je vous invite à venir vous reposer. Il faut que vous retrouviez un peu de vitalité. Allons ! Suivez-moi.

Talayesva avait entendu cette voix mais sans comprendre d'où elle provenait, il chercha autour de lui mais en vain, tout devient flou, il s'évanouit et tomba dans l'herbe mouillée.

Le lieu dans lequel il se réveilla lui parut étrange. C'était une pièce carrée. Des murs en terre sèche, c'était la première fois qu'il en voyait. Dans l'autre coin de la pièce dormait Kalactema sur une natte. Il n'y avait aucune décoration, excepté le rideau en daim qui protégeait la pièce de la lumière. Un seul trait fin de lumière avait réussi à se frayer un chemin au travers d'un mince interstice ; dans son rayonnement, des particules de poussières dansaient. Brusquement, un homme robuste à la peau brune entra dans la pièce, par une porte en bois légèrement grinçante.

— Ah ! Te voilà enfin réveillé ! Bonjour !

— Hug.

Kalactema ouvrit les yeux aussi en souriant.

— Allons faire un tour de la propriété messieurs !

Talayesva se sentait beaucoup mieux, il avait repris des forces mais l'aspect inédit de la situation le rendait timide et prudent, les trois hommes débouchèrent à la sortie de la petite maison en terres sèches dans une étroite ruelle où d'autres maisons, de tailles différentes, se touchaient quasiment les unes et les autres pour former une ruelle. Des échelles, ici et là, permettaient l'accès aux terrasses ou à des étages supérieurs, allant jusqu'à trois maisons de hauteur. Paloga se présenta à Talayesva en l'invitant à le suivre. C'était un village labyrinthique.

— Je suis Paloga. Celui qui accueille ceux qui ont traversé la mort sans mourir et gardien d'un monde que les hommes ne voient plus.

Après quelques minutes de marche dans ce labyrinthe peuplé d'habitants qui les saluent discrètement au passage, ils pénétrèrent à l'intérieur d'une maison dont la pièce principale était meublée d'une table triangulaire sur laquelle était disposée une énorme corbeille de fruits. Les hommes prirent place sur des tabourets à trois pieds. Les deux rescapés furent invités à se restaurer. La curiosité et le désir de savoir précisément où il se trouvait prit de l'ampleur dans l'esprit de Talayesva au fur et à mesure qu'il mâchait lentement ces fruits nouveaux, à l'aspect et au goût mystérieux. Quand ils eurent terminé cette collation, Paloga s'exclama :

— Il est temps pour toi de visiter notre monde, lui dit-il, en se levant.

Il suivit le gardien de la cité mystérieuse à l'extérieur en lançant un regard tendre à Kalactema qui, lui, toujours assis, continuait de sucer quelques noyaux de goyave. Ils marchèrent le long d'une rangée de maisons. On entendait des gens dans les maisons, et quelques chiens ici et là vagabondaient ou siester à l'entrée de quelques chaumières. Les quelques personnes qu'ils croisèrent se montrèrent très aimables, et souriantes, des Indiens pas vraiment différents des Hopis si ce n'est que leur peau semblait moins tannée par le soleil et que leurs chevelures n'étaient jamais abondantes, même les femmes portaient les cheveux courts.

Quand ils furent arrivés au bout de la rue, à la sortie de la cité, Talayesva réalisa que les bribes de conversations qui, de l'intérieur des maisons, avaient volé jusqu'à ses oreilles n'étaient pas du hopi. Non. Il s'agissait d'un tout autre langage inconnu. Ils s'éloignèrent encore un peu des maisons, il y avait là d'immenses champs de maïs. À leurs abords, des étables dans lesquelles logeaient des vaches et des bœufs. Des hommes et des femmes travaillaient ici et là, un peu à toutes les tâches. Dès que Paloga et Talayesva se rapprochaient d'eux, ils étaient salués d'un signe de la main comme si tout le monde avait été prévenu de la venue de Talayesva.

Paloga prit soin de son invité, en lui expliquant avec détails les différentes sortes d'élevages et de cultures pratiquées dans leur contrée. Son peuple avait différentes manières de cultiver la terre, la plus impressionnante était la culture en terrasses avec un système d'irrigation ingénieux constitué de canalisations en bambous. Plus loin, ils côtoyèrent des prés clôturés dans lesquels gambadaient des chevaux. Talayesva compta six espèces différentes dont quatre qu'il n'avait jamais vu de sa vie. Sur le chemin, il fut surpris par un cri d'oiseau bizarre. Il leva la tête et, ne reconnaissant point l'animal, demanda à Paloga de quelle sorte d'oiseau s'agissait-il. Il n'en avait jamais vu de pareil. Le vieil homme lui dit qu'il n'existait pas dans sa langue de mot pour désigner cet oiseau, mais qu'ici on l'appelait « mouette ». Ébahi devant

les explications du vieil homme à la barbe blanche, Talayesva se croyait devant l'esprit du Cosmos. Était-il mort sans s'en apercevoir ? Était-on en train de lui présenter le monde dans lequel il était destiné à vivre désormais ? Où étaient donc les siens ? Qu'est-ce qu'il fabriquait là ?

Il continua de suivre son guide sans mots dire. Ils s'éloignaient toujours un peu plus du village. C'était un pays assez plat. Nulle dune, nulle montagne n'y régnait. Seulement quelques collines dessinaient le relief. Ils longèrent la grande forêt aux arbres géants dans laquelle ils avaient atterris quelques heures avant. À l'orée opposée de la forêt, bien loin des champs cultivés et du village maintenant, ils débouchèrent sur une plage dont on ne distinguait pas les deux bouts. Paloga saisit la main du jeune homme. Celui-ci se laissa faire, sans aucune méfiance. Le vieil homme le mena au bord de l'eau. Au loin, on distinguait quelques barques dans lesquelles des hommes et des femmes et des enfants pêchaient avec des cannes. Cela donna l'occasion au vieux d'expliquer au novice la technique de l'hameçon, non sans lui arracher un de ces sourires enfantins et innocents. Ils s'assirent. Des vaguelettes venaient régulièrement mourir sur le sable rosâtre. L'eau près du bord était turquoise et le flux et le reflux de la mer super calme. On pouvait y voir à travers. Talayesva aurait aimé que Lansa puisse admirer cette plage à ses côtés. Il fut soudainement pris d'un vertige, en se rappelant l'attaque de la cavalerie, le chaos et les morts laissés derrière lui... il passa ses mains à travers ses longs cheveux lisses et noirs et se massa le crâne pour éviter qu'il ne s'ankylose dans les mauvais souvenirs.

— Tu vois cet océan, Talayesva, c'est le Hô, lui dit Paloga.

Talayesva frémit en relevant la tête. Il était perdu. Paloga tourna ses yeux vers lui, et le fixa profondément.

— Et mon monde ? Et les miens ? Où sont-ils ? interrogea Talayesva.

— Bien ! Laisse-moi le temps de tout t'expliquer, répliqua-t-il, énergique devant le jeune homme désemparé.

Une vague plus prononcée que les autres vint mouiller leurs pieds.

— Voilà un peu plus de quatre générations que je suis né ici, continua Paloga. Les anciens, ceux qui reposent maintenant en cendres au fond de l'Hô, me parlaient souvent de ton monde. « L'immense monde ». Je n'y ai mis les pieds qu'une seule fois, et crois-moi je n'ai pas été loin.

— Tout ce que tu me dis là est si obscur. Comment tout cela est-il possible ? Suis-je en train de rêver ? Dis-moi !?

— Ô ! Ça, je ne peux te le dire. Personne ne peut dire si la vie est un songe ou pas. Tout ce que je peux te dire, c'est que la région inconnue, dans laquelle tu te trouves actuellement, est un monde invisible implanté dans ton propre monde. Comme une sphère suspendue en « Arizona » ! Une île à part à laquelle peu de personnes accèdent... Sa porte se trouve au pied de trois plateaux formés, selon les anciens, par les braises de gigantesques montagnes de feu. N'as-tu déjà jamais entendu parler de telles montagnes ?

— Jamais.

— Ce n'est pas grave. Je t'en parlerai un de ces jours.

— Aux braises des montagnes de feu !

— Ah... Peu importe. Toujours est-il que pour passer d'un monde à l'autre — que ce soit du mien au tien ou du tien au mien — il suffit de prononcer une certaine formule en un certain lieu. Comme tu as pu le constater hier soir. T'en souviens-tu ?

— Hum... Mais comment se fait-il que Kalactema... commença le jeune homme, interrompu par le vieux.

— Kalactema est mon fils spirituel. Il n'est pas né ici mais quand il eut atteint l'âge de raison, comme tu le sais sa mère est morte d'une maladie incurable et quelques mois plus tard, son père a fait une chute mortelle en chassant le bison. Comme il était triste et que sa nostalgie le conduisait à errer seul dans la nature, nous avons fini par nous rencontrer, et j'ai pensé que le meilleur moyen de lui changer les idées, c'était de lui faire découvrir l'autre monde... Si je parle hopi aujourd'hui avec toi, c'est grâce à Kalactema qui, lors de ses séjours ici, m'a appris ton langage.

Paloga cessa de parler comme s'il attendait des questions de la part de son interlocuteur. Mais aucune question ne sortit de la bouche de Talayesva qui restait pantois. Un drôle de bruit se fit soudainement entendre. Un bruit venant du ciel qui s'amplifia peu à peu jusqu'à l'apparition d'un immense oiseau de métal au-dessus de leur tête. Ce fut le comble de la sorcellerie pour Talayesva qui n'obtint aucune réponse certaine de Paloga quand il lui demanda ce que c'était. Car pour Paloga, cet immense oiseau à carapace grise et rigide n'était pas inconnu : il avait l'habitude d'en voir passer. Mais il ne savait expliquer sa présence. Un monstre venu d'ailleurs ? D'un lieu situé par-delà l'Hô ? Ou bien un dieu ? Il ne fallait pas broder là-dessus. Le peuple de la région inconnue, innommable en notre langue, cherchait toujours à expliquer les choses. Et quand il ne le pouvait pas, il ne créait pas de religion, il acceptait le mystère. À peu de choses près, ce sont des propos comme ceux-là que lui tint Paloga, non sans l'intriguer comme jamais...

De retour dans la maison où ils avaient mangé quelques fruits plus tôt, Talayesva s'élança spontanément vers Kalactema et l'étreignit.

— Je veux retourner chez moi. Je veux retrouver les nôtres. Lansa n'est pas morte. Il me faut la revoir. Viendras-tu avec moi ? lui dit-il nerveusement, en pleurant.

— Calme-toi. Calme ton esprit. Il le faut. Si tu veux agir de la meilleure façon possible pour les Hopis. Il faut que tu sois calme afin de prendre des meilleures décisions, lui murmura Kalactema à l'oreille, le serrant lui aussi très fortement contre lui.

— Comment veux-tu que je reste calme ? répliqua Talayesva en se détachant, prenant du recul. Tous ces morts ! Ce voyage abominable ! Ce pays aussi mystérieux qu'un rêve ! Cet oiseau géant de fer qui fait un bruit abominable ! Je n'y comprends rien à rien ! Je ne peux pas rester calme, je ne peux pas, je ne sais plus...

— Il est temps que je vous explique ce que j'attends de vous. Comme vous avez pu le remarquer, les visages pâles sont coriaces. Ils ont des armes meurtrières. Pour parler en

termes hopis, je dirais qu'ils sont mieux protégés que tous les Indiens du continent des esprits maléfiques et des flèches empoisonnées. Ce sont aussi de rudes menteurs. Ils ne connaissent que le mal. Et ils ont avec eux une race d'hommes bien mystérieuse et encore plus robuste qu'eux-mêmes, des hommes à la peau noire, qui sont apparemment mieux que quiconque entraînés à tuer. Ces hommes-là vont sans doute, donc, envahir et s'emparer de l'immense monde. Non sans décimer toutes les tribus indiennes qui occupent des territoires riches. C'est-à-dire que ces hommes-là, d'après ce que tu m'as dit, Kalactema, cherchent à s'installer sur les terres les plus fertiles. Là où ils peuvent établir des bourgades et subvenir aux besoins de leur peuple. Aux bords des océans, près des lacs et des forêts. Aussi, il m'est d'avis que la porte de la région inconnue est un lieu où les bowakas ne chercheront jamais à s'installer. Vu la précarité et le manque de richesse de ce terrain. Nous y voilà. Je repère déjà dans vos yeux que vous voyez où je veux en venir. Bien, on invite les Hopis, du moins ce qu'il en reste, à venir s'y installer. Si j'ai choisi les Hopis, c'est parce que c'est la tribu élue par toi mon fils. Mais c'est aussi parce qu'elle me semble être la tribu la moins armée contre l'agression des bowakas. Et je suis contraint de me résoudre à ne choisir qu'une seule tribu. Ameuter toutes les tribus indiennes de ce territoire ne serait que pure folie. D'une part, les bowakas trouveraient cela louche et n'auraient plus qu'une seule attaque à mener pour clore l'hécatombe. D'autre part, mon peuple, comme de coutume, j'ai discuté avec lui du problème, considère qu'il faut conserver le secret de la région inconnue. Inviter les Hopis ici, c'est déjà prendre un énorme risque qui risque de nous mettre en péril. Mais c'est aussi la moindre des choses, me diras-tu, Kalactema, je sais. Mais te rends-tu compte du danger qui nous menacerait si nous étions découverts ? Je l'espère. C'est pour cela que les Hopis devront devenir entièrement des nôtres. Afin qu'une confiance mutuelle s'opère et que le secret ne soit jamais divulgué. En pratique, ils habiteront donc à la porte de la région inconnue et la porte leur sera grande ouverte. Ils pourront venir gambader ici tout comme nous pourrons visiter leur cité, celle qu'ils vont certainement bâtir à notre porte, et peut-être même nous aventurer plus loin le jour où la paix englobera l'immense monde. La perspective de créer un pont entre les deux mondes, un lien étroit, est un projet délicat mais tout le monde ici est maintenant convaincu que ce sera une bonne chose pour tous. Je les comprends et les approuve. La solution, aussi risquée soit-elle, brise les barreaux de notre cage. Cette cage si belle si harmonieuse mais restreinte, dont tu as vite fait le tour, mon jeune ami Talayesva. En somme, êtes-vous d'accord pour aller chercher les rescapés Hopis ?

Les deux jeunes hommes lui répondirent affirmativement sans aucune hésitation. Presque en même temps, comme si l'un était l'écho de l'autre. Le soir même. Alors que dès le lendemain ils devaient partir à la recherche des rescapés Hopis. Kalactema invita Talayesva à le suivre. Interpellés par une musique mélodieuse, les deux hommes stoppèrent leur course devant la fenêtre d'une grande bâtisse. Un édifice rectangulaire constitué de murs en bambous. Ils purent observer là des gens boire et discuter autour de tables de formes géométriques variées. Au milieu de la pièce, sur une scène ovale, une dizaine de musiciens trônaient. Il y avait là des guitares à quatre, six, onze, douze cordes, des sitars, des maracas, des flûtes normales et des traversières, des congas, des tambourins, des cloches, un gong, des xylophones, et la voix d'une femme chaleureuse comme le zéphyr. Tantôt légère, tantôt grave. Toujours mélancolique. Talayesva resta jusqu'à la fin du concert et voulut féliciter la chanteuse quand celui-ci fut fini. Il essuya quelques larmes et tenu à la remercier même s'il n'avait rien compris aux paroles, son chant l'avait littéralement transporté. Kalactema fit la traduction de ses émotions dans le langage de la chanteuse pour qu'elle comprenne ; En sortant de cette taverne, les deux hommes prirent la direction de la forêt, accompagnée par cette chanteuse qui semblait maintenant s'être épris de Talayesva. Ils furent mouillés par une bruine chaude.

— N’ont-t-ils jamais pensé à explorer leur monde au-delà de l’Hô ? demanda furtivement Talayesva à Kalactema qui traduit sa question à la chanteuse pour la laisser répondre, même s’il connaissait déjà la petite histoire.

— Mon ami, deux embarcations furent édifiées. Une du temps où je n’étais pas encore sortie du ventre de ma mère. L’autre, il y a quelques mois. La première expédition n’est jamais revenue. Et l’autre, nous l’attendons encore ! Des embarcations si grandes que si je t’en disais la taille, tu ne voudrais pas me croire. Des centaines des nôtres sont en train de dériver on ne sait où. Et nous n’avons rien d’autre à faire que de les attendre. Les attendre en jouant de la musique et d’autres jeux, les attendre en organisant la vie de notre cité. Et si jamais ils revenaient, resurgissant, que rapporteraient-ils avec eux ? Des nouvelles, bonnes, mauvaises, des gens, à trois têtes cinq pieds, gentils comme des écureuils, cruels comme les bowakas ? Va savoir, tu peux imaginer tout ce que tu veux si tu t’en donnes la peine. Mais viens, regarde là plutôt, voilà l’entrée du cœur de la région.

À ces mots, les deux hommes s’avancèrent sur un chemin de pierres polies, encastrées les unes dans les autres comme les pièces d’un puzzle, sous une arche formée par les branches des arbres. Celle-ci semblait bien se prolonger sur des centaines de mètres. Talayesva admira, une fois de plus, la taille impressionnante des arbres et de leurs feuilles maintenant brillantes sous un nouveau soleil qui avait chassé la pluie et les nuages gris. Quelques gouttes encore glissaient çà et là, le long des troncs et sur les branches. Talayesva avait retrouvé son optimisme. Il espérait de tout son cœur que Lansa puisse admirer tout ça bientôt. Son espoir était si grand qu’il n’envisageait d’ailleurs pas l’avenir autrement. Enfin, ils arrivèrent à la fin de l’arche, et quand Talayesva entra dans le cœur de la région inconnue, il ne comprit d’abord pas à quoi cela rimait. Le cœur de la région était en fait une sorte d’arène, d’amphithéâtre géant. Kalactema lui expliqua que c’était le lieu où se réunissait régulièrement tout son peuple, y compris les enfants, pour discuter de l’organisation de la cité, des problèmes et les résoudre. On l’appelait « le théâtre des débats ». Talayesva resta cloué sur place, pivotant sur lui-même, et s’imaginant très bien un peuple entier réuni là pour discuter, parlementer, prendre en considération l’opinion de chacun, cherchant à créer un monde le plus harmonieux possible.

Quelques mois plus tard... Un matin, brusquement, une voix féminine pleine de joie vint troubler son esprit alors plongé dans un rêve.

— Talayesva... Talayesva...

C’était Lansa.

— Je l’ai senti bouger !

— Non ?!

— Si.

— Comment on va l’appeler ?

— Si c'est un garçon... il portera peut-être le nom de son grand-père.

— Si c'est une fille, on pourrait l'appeler : Banyacya.

Talaysva posa doucement sa main sur le ventre de Lansa et leva les yeux vers le ciel clair.

**Histoire transmise de génération en génération par les descendants de Lansa et
Talaysva.**

Trente secondes pour pisser

C'en était trop. Trop, trop, trop. Une fois de plus, il n'avait pas su élever la conversation à un niveau vertigineux. Était-ce idiot de désirer cela de lui ? Juste une haute discussion. Ce n'était pas trop en demander. Bien sûr, j'ai compris ce jour-là qu'une sorte de fatalité nous avait condamnés à ne jamais jouir l'un ni l'autre du meilleur de l'autre, de ce feu latent qui sommeille en chacun de nous. Oui, j'ai compris que ni lui ni moi ne nourrissons assez bien nos soufflets, en présence de l'autre, pour réveiller nos braises intérieures et cracher des flammes comme des cheminées qui réchauffent le cœur. Non, nous n'étions que des mauvais dragons.

— Oh ! Arrête de ronchonner, gueulait-il. De toute façon, pour toi on est des cons ! T'es toujours le plus intelligent !!! Monsieur je sais tout et voilà qu'il veut se casser, tu parles, il n'a jamais bossé. De toute façon, t'as aucune notion de l'argent !!! !!!!! Tu sais tout mais t'as même pas la notion de l'argent ! Qu'est-ce que tu veux branler, toi, Tu sais même pas quoi foutre de tes dix doigts !!!! Redescends sur terre un peu...

C'en était trop. Je quittai sa chambre et j'allai directement dans celle de maman. Je ne sais plus à quoi je pensais exactement, mais ça ne devait pas voler très haut. Ce n'était pas la première fois que les choses tournaient ainsi, comme une mayonnaise ratée ; mais cette fois-là, je ne ressaisissais pas malgré moi le volant et, spontanément, j'allai me scratcher dans un sale virage. Une fois dans la chambre de maman, j'attrapai l'énorme rouleau à pâtisserie endormi sous son lit ; ça, c'était encore une de ces trucs paranoïaques à lui. Et après m'être relevé et retourné, je vis son pied pénétrer dans mon champ de vision sur la moquette marron clair caricaturée, et de suite j'eus le réflexe d'envoyer valdinguer la porte d'un coup de pied. Il est clair qu'il ressentit très mal ce geste. Comment pouvais-je croire qu'il en serait autrement ? Il y eut retour à l'envoyeur, mais comme je m'y attendais légèrement, j'avais pris du recul et regardais droit devant moi. Sur le qui-vive. Il se tenait le front en me fixant avec ses yeux rouges exorbités, une vraie tronche de cannibale. À moins de s'appeler Brutus et d'être un Doberman, n'importe qui aurait fui à ma place. Or, il n'y avait pas d'issue de secours. J'ai levé ma masse d'armes et grogné comme un orque. Et ce qui servait, à ce moment-là, de prolongement à mon corps alla le percuter en pleine face. Je ne vous épargne pas les giclées de sang qui jaillirent jusqu'à moi et sur les murs. Je l'ai regardé une dernière fois. Le ventre sur la table de chevet, les pieds au sol et la tête dans le vide. Était-ce une position pour dormir ?

Sans perdre de temps, je fis mon sac. En bas des escaliers : la porte. Deux tours de clé. Dehors, il ne faisait ni beau ni mauvais. Il faisait. D'un adieu solennel, je pris le temps de saluer ma voiture. Juste un petit coup d'œil. C'était lui qui me l'avait offerte. Reculer ? Non, pour rien au monde. Il fallait aller jusqu'au bout. Je pris la direction de la gare en empruntant mon raccourci favori, ce petit chemin que j'avais nommé, non sans me prendre pour quelqu'un d'hors du commun : la zone scène-coulisses. C'était un chemin d'herbe en pente, une herbe plus ou moins mauvaise. D'un côté, il était camouflé par quelques arbres.

À l'abri des regards : aucun vis-à-vis mais, de l'autre côté, des centaines de voyageurs pouvaient l'observer de la fenêtre du train puisqu'il était parallèle à la voie ferrée.

À chaque fois que j'empruntais ce chemin, une vague de plaisir m'envahissait. Excepté les fois où j'y croisais un promeneur avec son chien. Je déteste croiser des chiens, j'ai le mauvais souvenir d'une morsure durant l'enfance... Je haïssais les gens sans éducation qui le prenaient pour une poubelle, ça-et-là gisaient des bouteilles de bière et des canettes de coca, quelques paquets de clopes, et bien entendu des crottes de chiens plus ou moins fraîches. Il était donc certain que je n'étais pas le seul à côtoyer ce chemin. Mais qui donc le chérissait comme moi ? Personne. Toujours, et encore, j'avais beau le balayer fréquemment renaissaient ces satanées bouteilles et ces putains de canettes comme des boutons sur une face d'adolescent.

Comme d'habitude, j'arpentai la première partie de la zone avec difficulté. Une côte de 60°. Avec le sac à dos, ce fut encore plus éprouvant. Surtout que j'avais entassé mes affaires là-dedans comme un malpropre, sans prendre le temps de les plier bien soigneusement. Si bien que je me retrouvais comme un mulet avec l'univers sur le dos (comme il est facile d'exagérer avec les mots...). Une fois au cœur de la zone, je décidai, comme souvent cela m'arrivait, de me soulager. Mais à ce moment-là, c'était plus que nécessaire. J'en avais des picotements tellement j'avais envie de pisser. Je sortis mon zozio, le pointai vers l'horizon dégagé. Trois hirondelles passèrent au-dessus de moi ; je suivis leur vol en l'assimilant à celui d'anges-espions. Un train passa. Ce n'était pas la première fois qu'ça se passait comme ça. Le hasard fait souvent bien les choses. Et tandis que le train défilait, avec ses wagons pleins de bétails, la fontaine s'écoulait. Mais celui-ci passa trop vite à mon goût. Ce jour-là, j'aurais voulu qu'il s'arrête pour permettre aux passagers d'admirer ma bite. Comme c'était bon, j'avais l'impression de respirer comme à la montagne.

Je suis resté cloîtré dans l'appart de Francis durant trois semaines. Le soir, nous sortions : billards, bars, pubs, cafés. La journée, je lisais et lisais, jouais de la basse et bloquais parfois des après-midis entières devant l'ordinateur. Il avait un jeu de rôle assez marrant, avec des elfes, des nains, des lutins et des magiciens, puis un jeu de stratégie où l'on est le maître du monde. J'eus très vite ras le bol de cette vie parisienne, de ces livres remplis de mensonges, de ces cordes dures à cogner qui font trembler les murs, de ces forêts de rêves sur cet écran de chiotte, de cette civilisation qui s'engouffrait sur le même écran, indubitablement, malgré moi, vers un capitalisme puant et des mœurs guerrières ; surtout, je n'eus très vite plus un copeck en poche.

Durant cette période, avec Francis, on s'incrustait parfois dans des soirées mondaines où des pétasses rehaussées sur des larges talons de vingt centimètres, aux yeux vides et aux cerveaux immobiles, jouaient à se faire croire que la vie ressemble à une comédie musicale hollywoodienne. Ces nanas, je pensais que c'était juste bon à imaginer lorsqu'on se branle. Mais Ô surprise j'avais fini par coucher avec l'une d'elles. Mais ce soir-là, j'aurais mieux fait de m'abstenir, mon zozio n'a pas voulu fonctionner correctement, faut-il de telles expériences pour comprendre que le désir n'est pas quelque chose de contrôlable qui répond à un stimuli qui ne serait que physique, faut-il traverser ce genre d'expérience pour comprendre que le désir est lié, pour les types comme moi, à la qualité de la conversation

avec la personne qui nous fait face, que la séduction n'est pas purement tangible, toujours est-il qu'il me fut impossible de bander sur commande. Impossible. Quelle nuit de frustration ! alors qu'elle aurait pu me faire changer d'avis sur les nanas qui portent des hauts talons, mon absence de désir pour elle n'a fait que me conforter dans l'inintérêt de ce genre de donzelles.

J'en avais marre, marre, marre de Paris. J'avais bien envie de trouver un p'tit boulot, de démarrer quelque chose de constructif, mais rien ne se présenta. Dans cette ville où il est si dur d'aller jusqu'au bout de ses envies. Cette ville d'hypocrites où, si vous dites bonjour dans le métro, on vous prend pour un cinglé. Cinglés vous-mêmes ! J'espérais trouver mieux ailleurs. Alors Francis me prêta de l'argent et je pris le T.G.V., tergiversant la réalité, on était en 1996.

À Montpellier, dans l'appart de Cédric. Ce ne fut pas mieux. Je pénétraï dans un monde où tout le monde me prenait la tête. J'avais trop de mal avec les pseudo-hippies, Cédric aimait organiser des fêtes. Il avait des copains qui jouaient de la guitare sèche et chantaient du Bowie. Lui, il me serinait avec son harmonica à jouer tout le répertoire de Bob Dylan. En fait, seuls les livres satisfaisaient mon appétit. Petit à petit, je me glissais dans un coin, à l'écart des gens. Je préférais me planquer plutôt que d'être considéré comme un type arrogant, même s'il n'avait pas tort, je préférais le qualitatif d'asocial. J'ai lu je ne sais pas combien de romans et traîné mes baskets aux confins de la vieille ville, dans tous ses coins et ses recoins. Je suis même allé voir la mer sur la côte camarguaise, les cheveux dans le vent, sur la moto de Cédric. J'ai même décroché un petit boulot, correcteur dans une petite maison d'édition. Cela m'a permis de rembourser en partie Cédric qui, jusque-là, m'avait tout payé sans jamais rien me demander.

Mais à la lune, il manquait toujours un quartier. J'ai fini par craquer.

— Allô... Allô... c'est toi Pablo ?

— Hum...

— Écoute, reviens. Ça arrive, ça arrive et puis ça passe, on oublie... pour... euh... allez Pablo... t'es où, là ? Tu nous manques bien, tu sais ça, le mal que tu nous fais... hein ? Et tu manques de rien ? Qu'est-ce que tu fous ? Parle, dis quelque chose...

— Hum...

— Mais parle ! Dis quelque chose, t'es où, là ? On va pas te manger...

— Qu'est-ce que tu dis ? Il est où ? murmura sa voix derrière.

— Écoute maman : tu lui dis de se casser là, je veux parler qu'à toi, maman, hein, t'es gentil, tu lui dis que tu lui raconteras plus tard.

— Ouais, il t'a entendu, y avait le haut-parleur, ça y est je l'enlève... Héééé ! Mais laisse ça, je vais lui parler !

— Non ! Écoute Pablo, t'as vu le mal que tu nous fais, t'entends ta mère, ça suffit maintenant, tu peux rentrer, je t'en veux plus, tu sais hein, tu sais ça... l'interrompit-il en pleurnichant par-dessus les soubresauts larmoyants de ma mère.

— Ça m'aurait étonné que tu gardes ton calme, repasse le téléphone à maman !

— Qu'est-ce que tu dis ? Ta mère, elle parle en même temps, j't'entends pas !

— REPASSE MOI MAMAN !!!

— Tiens, tiens, il veut te parler.

— Où t'es, où t'es Pablo ? me demanda maman en pleurant cette fois-ci sans retenue.

— Je suis à Montpellier, chez Cédric. Ça va. Ne t'inquiète pas.

— Et tes études ? Qu'est-ce que tu fais ? De quoi tu vis ?

— Ben... je sais pas là. Je sais plus. Je sais plus trop où j'en suis. Je crois que je vais revenir... je vais reprendre le fil.

— Ouais, tu crois pas que ça vaut mieux comme ça, dit-elle en essuyant ses yeux et en se calmant nettement. Tu sais, il t'emmerdera pas, il a compris, hein ? Il a compris maintenant, il t'emmerdera plus. C'était juste un accident, tu t'es pas contrôlé, mais c'est bon, c'est passé. C'est du passé maintenant, hein ? Et là, pour rentrer, t'as besoin d'argent ? Je vais en remettre sur ton compte, d'accord ?

— Hum... merci.

— Bon, à bientôt alors. On t'aime.

— Hum... moi aussi.

Démolir les croyances d'un père. C'était tout ce que j'avais réussi à faire. Dans un sens, ce n'était pas si mal. Mais désormais, il était inutile de tenter d'attiser de nouvelles relations plus harmonieuses. Elles étaient condamnées maintenant à ressembler à celles qu'un père et son fils développe suite au complexe d'Œdipe. C'est-à-dire : avec le risque permanent d'un assassinat. Valait mieux qu'on ne croise pas trop. De temps en temps, nous nous frôlions au détour d'un couloir ou à l'entrée-sortie des cabinets. Mais on évitait de se regarder dans les yeux. De plus, j'étais persuadé de les empêcher de s'aimer correctement. Huis clos : triangle infernal. Une solution seule, très vite, éclaira nos trois visages : celle d'une séparation concrète, physique.

Mon déménagement fut comme le renvoi d'un binoclard d'une école où tous les autres élèves passeraient leur temps à se foutre de la poudre blanche plein les narines. Lui, il préfère lire, alors on l'enferme dans une bibliothèque, ce petit rat... Lui, il préfère la poussière et les toiles d'araignées, les filles à lunettes aussi. Celles qui lui parlent de paradoxes, de syllogismes et de notions fondamentales et métaphysiques. Jusqu'au jour où il s'aperçoit qu'il a la face farcie de boutons et qu'il est puceau. Et qu'il est trop tard pour se disjoncter les neurones et jouer au docteur avec les filles. C'est juste cela qui me faisait peur : me retrouver dans mon studio, comme un ours triste, avec un petit boulot fatigué le soir, à faire la vaisselle pendant que les autres se la coulent douce à la faculté, et le soir dans le lit encore bordé par maman. J'appréhendais, j'avais compris que la vie n'allait pas se dérouler comme je l'avais imaginé, je l'avais compris à quinze ans ça, quand j'ai cru que j'allais passer ma vie avec Lorie, et qu'elle a tout coupé, comme ça, du jour au lendemain.

Le déménagement fut rapide, aussitôt annoncé, après avoir déniché le studio, aussitôt fait. Juste un aller-retour. Mais quelle journée ! J'y suis encore je crois dans ma tête. Au volant de la fourgonnette louée par mon père (étant donné l'état de ma tirelire). Une érection soudaine m'emplit de frissons, corps et âme, car Nadia, je crois rêver, assise entre moi et Francis, a délicatement posé sa main sur ma cuisse. L'effet de son geste fut délectable. Ce contact n'était ni obscène, ni malaisant, il était chaud et sucré comme la saveur d'une sucette à la banane (mes préférées).

En attendant d'avoir une machine à laver. Autant dire : la semaine des quatre jeudis. Je passais donner mon linge à ma mère, une fois toutes les deux semaines, le vendredi soir. C'était aussi une occasion d'aller la voir. Les voir. Puis ça me faisait sortir de la lingerie. Un de ces vendredis soir alors qu'elle n'était pas encore rentrée du boulot, il m'ouvrit la porte et alla reposer son cul devant sa télé. C'était l'heure des guignols de l'info, mais lui, il regardait TF1. Marie-Claire Chazal. Je ne sais pas trop où me foutre, mais je n'avais aucune envie de fuir comme un voleur. Alors je me suis assis sur le canapé. Sur l'accoudoir, la chatte, toujours aussi grosse, blanche et belle, avec ses poils hivernaux, trônait assoupie. Je la fixai bêtement.

— Ça va ? Tu t'en sors, lança-t-il dans l'air comme s'il voulait en modifier le poids.

— Hum... On fait aller. C'est dur de ne pas devenir un beauf quand on a un petit chez-soi tout confortable, bien tranquille. Mais je m'en sors, je crois que j'arrive à ne pas tomber dans le piège.

— Ouais, t'as pas changé. Enfin, t'as toujours ta mère qui te fait ton p'tit linge !

— Commence pas.

— Je plaisante, c'est bon. Le prends pas mal. Mais réponds-moi simplement : je te demande si ça va, si t'as besoin de rien, si t'es pas trop seul ???

— Si tu veux savoir, je ne me suis jamais senti aussi bien. L'argent de poche que vous me donnez, les allocations logement et ma petite paie d'animateur de centre de loisirs me suffisent largement. Assez même pour économiser. Je passe du temps à la fac. Et par-dessus tout ça, je suis amoureux et dans quelques semaines, on part à Saïgon. Et vous, ça va ?

— Ah oui, vous allez voir les niaquoués... Vous allez bouffer du chien.

— Pas impossible. Comment vous allez vous, tu me réponds ?

— Ta mère est de moins en moins stressée. Ça nous arrive de temps en temps de dormir dans le même lit. Et cet été, on a décidé d'aller en Irlande... me souffla-t-il d'un ton serein que je ne lui connaissais pas.

Cette discussion et le repas qui suivit ne firent qu'ajouter à mon bonheur pyramidal la dernière brique. Désormais, son pic crevait le ciel et je voyais ma vie comme une succession de courbes de Gauss, de plus en plus amples. Et à cette époque-là, j'étais au sommet de la plus haute, battant tous les records. Parfois, après l'amour, je me demandais si un jour, bientôt, par la suite, j'allais goûter aux saveurs astringentes d'un nouveau gouffre, ou alors monter encore plus haut. Mais cette question-là était idiote, aussi idiote que celles que posent certains lecteurs à l'astrologue de Télé-Loisirs.

Un autre de ces vendredis soir, nous sommes passés leur rendre visite avec Nadia. Ils nous ont carrément invités à dîner. Ouah ! Le repas officiel ! Ça me faisait sourire, mais je trouvais ça chaleureux. Nadia aussi. Il faut dire que ce n'était vraiment pas une fille comme les autres. Ma mère l'appréciait. Je l'ai compris au fil des mois car elle n'est jamais venue me parler d'elle. Tandis qu'avec les précédentes copines qu'elle avait connues, elle s'était toujours débrouillée pour me coincer dans un coin pour me dire ce qu'elle en pensait. Dis-moi, elle a plutôt l'air volage encore celle-là, tu ne trouves pas qu'elle fait un peu pute Pablo ? Elle ne se drogue pas au moins ?... Là, avec Nadia, elle était gâtée : une jeune femme discrète timide, toujours bien habillée, souriante, sérieuse, polie et mignonne par-dessus tout ça. Enfin, maintenant c'était sûr, elle l'adorait, puisqu'elle lui faisait des cadeaux. Nadia aimait bien ma mère, aussi, c'était réciproque. C'était devenu presque des copines. Du moins, quand elles avaient l'occasion de se voir.

Ce soir-là avait vraiment bien commencé. On avait fini par ne plus attendre mon père. Il avait téléphoné pour nous dire qu'il s'excusait, mais qu'il était retenu à son travail. Une affaire urgente. Il arriverait bientôt. Ça avait fait râler ma mère, puis elle avait vite réalisé que ce n'était pas plus mal. Nous étions bien tous les trois, quatre en comptant la chatte. Cheminée allumée. Repas marocain acheté par ma mère, dans un restaurant oriental évidemment, pour faire plaisir à Nadia, lui rappeler ses origines lointaines. Tranquille, quoi. Bonne petite soirée en perspective.

Mon père arriva pour le thé à la menthe. De bonne humeur. Tant mieux, j'avais à lui parler de problème monétaire. Je décidai de le laisser manger les restes avant de lui en causer. Quand j'ai quitté la salle pour aller vider ma vessie, ils discutaient sur les problèmes de

l'Algérie. Ils n'y connaissaient rien, pas plus que moi, mais j'en parlais. Moi j'étais incapable d'en penser quoi que ce soit à cause de la bouteille de Sidi-Brahim que j'avais bue pratiquement à moi tout seul pendant le repas.

Dans les chiottes, j'ai regardé par la lucarne, sur la pointe des pieds, en pissant à côté du trou. Habituel. C'était un geste que je ne pouvais m'empêcher de faire, l'ayant effectué pendant plusieurs années tous les jours. Ça me faisait délirer de le refaire, à l'occasion. Alors que j'étais là. Que je savais que ce soir, je ne monterai pas les escaliers nonchalamment pour m'abandonner sur mon matelas, seul, la tête sous l'oreiller, et par la fenêtre en pissant, je pus voir le début de la zone scène-coulisse éclairée par dix réverbères. J'avais vu sur quelques maisons de banlieue pareilles à des cocons. Puis je baisais mon regard pour regarder dans le dernier angle de cette petite fenêtre, pour jeter un œil sur ma nouvelle voiture en pensant bien fort à l'ancienne, ma vieille titine, une R5 verte, que Francis s'était amusé à appeler *la voiture de la nature*, parce que des insectes de toutes sortes, et des feuilles surtout, s'y infiltraient sans cesse. Perdue dans un fatal accident sur la N10 un jour de pluie en glissant sur l'eau comme sur une patinoire, je la regrettais beaucoup. La boîte d'allumettes que j'avais maintenant, une Fiat Panda, je n'arrivais pas à m'y habituer. Mais qu'est-ce qu'il foutait ce type là ?! À s'acharner comme ça sur la portière de mon astronef !!!!! m'exclamai-je intérieurement en refermant, dans l'élan, ma braguette. Aïe !! On est sortis tous les deux, sans faire de bruit avec les verrous et les clés. On s'est regardés vite fait, dans les yeux, complices... Il a dévalé les escaliers devant moi, je l'ai suivi. Le type était penché sur l'autoradio ; il a à peine eu le temps de relever l'échine que mon père l'avait saisi par le collet et sorti du vaisseau. Il s'est pris un sacré coup de boule dans la tronche. Je n'aurais pas voulu être à sa place. Je n'avais pas envie qu'il finisse au poste. Il était là, sur le canapé, à pleurnicher. Il faisait pitié à voir. Les flics n'allaient pas tarder à débouler. Il ne nous avait pas montré ses bras, mais il me disait qu'il était toxico : c'était une hypothèse que mes parents avaient soulevée et que je n'avais pas rejetée.

Mon père, installé face à lui dans son fauteuil, fixait le sol tout en le surveillant en coin. Même la tête baissée, on arrivait à apercevoir ses grimaces. Il n'aimait pas les imprévus, mon père. Moi, je tournais en rond dans la cuisine et, de temps en temps, je les observais. C'était une cuisine américaine avec vue sur le salon. Maman et Nadia étaient montées voir si Nadia ne pouvait pas récupérer quelques fringues de ma mère, que cette dernière comptait refourguer aux chiffonniers d'Emmaüs. Soudainement, le type s'est jeté sur mon père. Le type était en train d'étrangler littéralement mon père. Je suis resté paralysé quelques secondes mais l'instinct m'a sorti de ma torpeur et j'ai foncé droit sur le type en criant, il s'est retourné, et je lui ai asséné un bon coup de genou dans les couilles, ça l'a plié en deux, j'en ai profité pour lui cogner la tête comme avec un marteau avec mes deux mains, il a fini au sol, mon père lui a grimpé dessus, moi aussi. Bloqué le type ! La sonnette retentit. Nadia et ma mère, affolées par les bruits qu'elles ont entendus nous ont trouvés à cheval sur le type dans le salon, puis sont allées ouvrir aux charmants policiers. Juste après que les keufs aient pris nos témoignages succincts, et embarqué le castré ; du moins ce qu'il en restait. Nous ne sommes pas partis tout de suite. Nous avons bu une dernière tasse de thé.

Puis ma mère, discrètement, me dit qu'elle s'arrangerait pour mes problèmes de thune et qu'elle n'en jetterait peut-être même pas un mot à mon père. Jean-Pierre, il ne fallait peut-être mieux pas. Elle travaillait dans une banque. Elle n'avait qu'à manipuler délicatement l'ordinateur et, en deux ou trois clins d'œil, l'affaire était réglée. Un petit virement comblerait mon débit.

Cette nuit-là, cela arrivait fréquemment : c'est Nadia qui prit les commandes. Et, arrivés à bon port, nous n'avons pas fait l'amour. Je n'en avais pas envie. Le lendemain, je suis resté une heure devant le téléphone, puis j'ai fini par ne pas l'appeler.

Le soir, à croire qu'on était en plein dans la semaine des quatre jeudis, les parents de Nadia nous ont offert une mini machine à laver. C'est un cadeau qui se laisse apprécier, mais qui vous reste en travers de la gorge un moment.

Nous, on n'a pas voulu s'en servir de trop. On a tout revendu quand on a compris qu'on ne souhaitait plus vivre en France.

Hô Chi Minh, août 2008.

Mini-Polar

De la fenêtre de son studio, Kurt entrevoyait, à travers les interstices du store, la rue et ses enseignes multicolores. L'une d'elles, clignotante, gueulait en rouge : SEX SHOP. Cette boutique. Il s'était juré de ne jamais y mettre les pieds. Pourquoi ? Par principe. Un principe à deux balles, mais un principe quand même. Pourtant, la vitrine avait de quoi vous faire craquer. Des photos de filles. Courbées, la hanche en l'air, les seins en avant. Elles t'attrapent du regard, te font signe, te promettent des choses qu'elles ne tiendront jamais. La langue à moitié sortie, le doigt posé dessus, l'air de dire : viens te faire sucer, mon p'tit loup. Moi aussi, je la connaissais bien, cette vitrine. Il y en avait une surtout, qui m'attirait plus que les autres. Une Italienne, avec des seins pointus en forme de poires, des yeux noirs et des lèvres pleines et pulpeuses, Lacryma-Christina, qu'il y avait marqué au-dessus de sa chevelure acajou, ondulée comme l'eau des canaux de Venise. Dur de résister à ça. Mais non. Dès les premiers jours, dans cette rue des cœurs brisés, il s'était juré de ne jamais y entrer. Ni dans celle-là, ni dans les autres. Parce que des boutiques comme ça, où ce ne sont plus des photos mais des corps bien réels qui t'attendent, il y en avait partout ici. La rue en était pleine. Elles avaient poussé comme de mauvaises herbes. Je la connaissais aussi bien que lui, cette rue. Les types venaient du monde entier pour voir ça. Un musée, qu'ils disaient. Un musée vivant, avec ses attractions, ses promesses, ses mensonges, comme au Club Med, mais en plus triste.

Le cul, de toute façon, c'est ça qui fait tourner le monde, comme une carotte au bout d'une ficelle pour faire avancer un âne. Ce n'était pas qu'il était d'une frugalité extrême. Ah ça non ! Mais lui, il préférait l'onanisme plutôt que de payer pour ne pas avoir l'impression de faire ça tout seul. « La branlette, c'est un acte transcendant », qu'il disait. Après avoir connu l'amour passion pendant presque une année, ça faisait maintenant deux ans qu'il galérait seul. De mon point de vue, le célibat, ça a du bon, mais à condition que ça ne dure pas trop longtemps et que ce soit ponctué de petites expériences indispensables pour la santé et le moral. Deux ans, c'est long. Pourtant, il n'était pas misanthrope. Il espérait bien rencontrer quelqu'un un de ces quatre. Alors, de temps en temps, il tentait, provoquait les choses. Mais malédiction : rien n'aboutissait jamais... Si on était devenus les meilleurs amis du monde, c'est bien parce que nos vies se ressemblaient. Exactement les mêmes, au niveau sentimental et sexuel.

Ce soir-là, il m'a téléphoné en me disant qu'il en avait vraiment marre de bosser, qu'il ferait bien une pause. J'acceptai son invitation. Un pub. Un délire dans le genre. Peut-être allions-nous rencontrer les femmes de nos vies, nous disions-nous en plaisantant. Faut dire que depuis qu'il s'était mis à son compte, on ne se voyait plus beaucoup. Il n'arrêtait pas de bosser et, quand je lui proposais de bouger un peu, il refusait toujours, m'expliquant qu'il fallait qu'il fasse le maximum de courses pour rentrer dans ses frais. Lorsque je me suis pointé chez lui, heureux d'enfin le retrouver pour faire autre chose qu'une partie d'échecs, je fus très vite déçu. À peine arrivé, il m'annonça qu'à la vue de son budget, il avait soi-disant calculé qu'il lui fallait encore huit jours de travail, nuit et jour, pour pouvoir rembourser son propriétaire et bouffer à sa faim le mois suivant. Je ne dis rien, j'encaissai.

Il n'était pas dans une bonne période. Il était trop gris à mon goût, avec sa barbe de neuf jours et ses yeux de chien battu. Merde ! Qu'est-ce qu'il avait, bordel ? Je me sentais impuissant face à cet état d'âme mystérieux et ça me foutait les glandes. Ce soir-là, nous nous quittâmes sur une note étrange, sans oublier de nous donner rendez-vous dès le lendemain, à l'heure du dîner, dans un de ces restaurants du coin, pas chers, où les assiettes débordent et où le verre de vin ne se limite pas à dix centilitres. Le moins cher et le plus délectable : Chez Noortje.

Nous avons commandé deux copieuses salades « 5 Diamants » et un vin français du Médoc. À mon étonnement, il s'était rasé et, dans ses yeux, pétillaient des étincelles absentes la veille au soir. J'étais tout excité et malgré tout gêné à l'idée de lui raconter ce qui m'était arrivé après l'avoir laissé à sa solitude. Est-ce que cela ne le rendrait pas envieux ? Mais non, ça n'était pas son genre. Il souhaitait mon bonheur tout autant que je souhaitais le sien. Sur sa demande, alors, je lui racontai mon aventure.

Au départ, j'avais voulu rentrer chez moi. Lire un livre. Un petit Asimov, histoire de décoller du réel... Sortir seul, ça ne me disait rien, j'appréhendais l'ennui. C'est quand même plus appréciable de partager des moments de vie avec quelqu'un pour, plus tard, se remémorer ensemble quelques souvenirs... mais la perspective de lire de la science-fiction toute la soirée ne m'enchantait pas plus que ça. J'ai une préférence pour la lecture en journée ; ça m'endort en fin de journée. Alors je décidai de sortir seul. Quand même. Et si la soirée tournait mal, rien ne m'empêchait de rentrer chez moi.

Je me suis dirigé vers Le vieux carré. Je n'aime pas trop ce quartier, mais tant qu'à faire, j'avais envie de me fondre dans la foule. Des lumières, des gens partout, de la fumée, du brouhaha : c'est ça qu'il me fallait. J'ai choisi d'entrer au Saint Lucifer Club, où il y avait un concert. Il le connaissait. Et ça le fit sourire que j'aie dans ce genre d'endroit. Il savait bien que ce n'était pas du tout mon genre.

Les salades rétrécissaient au fur et à mesure que je parlais. Surtout la sienne, en fait. Bientôt, il n'aurait plus devant son nez qu'un saladier vide, encore souillé de sauce, tandis que la mienne serait à peine entamée. Je pris le temps de manger un peu avant de reprendre le fil de mon récit. Pour enfin lui dire qu'à peine fondu dans la masse des spectateurs, je repérai une femme, au fond de la salle. Une de ces femmes qu'on distingue de loin. Les mains molles sur les cuisses. Le visage blanc, pâle, en totale inadéquation avec l'ambiance du pub. Je la fixai longtemps avant d'aller prendre place à ses côtés. Elle n'avait pas l'air de m'avoir vu venir. Elle avait les yeux vacillants et, toutes les trente secondes, ses lèvres s'ornaient d'un rictus larmoyant. Elle semblait en peine. Seule, là, dans son coin, sur un fauteuil mou en similicuir rouge avec toute la tristesse du monde sous les paupières. Je la regardais comme on admire une œuvre, mais ce n'était pas la Joconde, mais une femme vivante, fragile, qui venait sûrement d'apprendre une très mauvaise nouvelle. Il y avait du monde autour de nous. De la fumée, des rires, des cris, des applaudissements. Une piste de danse au milieu où quelques types, bras et jambes ballants, se balançaient comme des marionnettes, sur du jazz-rock bon enfant. Tout ce qu'il faut pour vous camoufler. Le groupe n'était pas mauvais dans son genre, un de ceux qui ne savent faire que des reprises, en respectant les partitions sans en rajouter ni en soustraire.

Elle levait parfois les yeux au plafond voûté, impressionnant, presque comme celui d'une église, sans les vitraux et tout le tralala, juste avec quelques gravures, des espèces de diables serpentueux, d'ailleurs, avant d'être une cave à bières, ça devait être une chapelle. J'en profitai pour m'asseoir à côté d'elle, ni vu ni connu. Et je fis mine de m'intéresser au groupe qui faisait maintenant danser les gens sur des classiques du rock des années soixante-dix. En vérité, je n'arrêtais pas de loucher sur elle. Sa présence m'attirait comme un aimant. Je commandai une bière au serveur speed qui allait et venait entre les tables et les danseurs comme une boule de flipper. Sans sourire, avec son petit plateau, son petit torchon. Pauvre gars ! Dire qu'il y en a qui sont tranquilles, là, toute la journée, enfermés dans un bureau, le cul sur une chaise, les yeux rivés sur l'écran de leur ordinateur.

Je lui aurais bien dit quelque chose mais quoi ? Aucune idée, tu vois, je n'osais pas. Je n'osais rien. J'avais trop peur de passer pour un dragueur. Il fallait que je me décide à lui dire quelque chose. Plus je la reluquais et plus je la trouvais mignonne. J'avais envie d'entendre le son de sa voix. Ce serait déjà un indice. Un humain sans voix, c'est comme une musique sans paroles, c'est beau mais ça laisse trop de place à l'imaginaire. Et la musique a beau être bonne parfois, le chanteur n'alignant que des conneries ça la rend sans profondeur.

Je ne sais plus ce que j'avais trouvé à lui dire mais au moment où j'allais ouvrir la bouche, tu ne vas pas me croire, une autre femme est venue s'asseoir à côté de moi. Elle tombait vraiment mal, cette conne. Mais elle n'était pas venue s'asseoir là par hasard, je le remarquai assez vite, puisque ma proie se pencha un peu, et l'interpella par son prénom :

— Hey Chloé ! Tu me passes une cigarette, s'il te plaît ?

L'autre revenait sans doute des toilettes ou d'on ne sait où, de la piste de danse ou du comptoir où elle s'était faite draguer avant de revenir s'asseoir. Si jamais tu savais qu'elle fumait, je lui en aurais proposé une, j'en avais plein les poches des clopes, je n'y avais pas songé, au moins ça m'aurait aidé à engager la conversation.

— Ah ! pardon... Il fallait dire qu'il y avait quelqu'un ici, lui dis-je, sans pouvoir aller jusqu'au bout de mon mouvement, qui consistait à me lever pour céder ma place. Car elle m'en empêcha en s'animant franchement pour saisir la cigarette que son amie Chloé lui tendait. Sa poitrine me frôla l'épaule et je me rassis en attendant qu'elle chope la clope. Or, elle resta dans la même position, courbée au-dessus de moi, la cigarette dans la bouche, afin que sa copine lui tende maintenant une flamme. Et, ô miracle, incroyable réalité ! Elle en profita, au passage, pour poser délicatement sa main sur mon sexe. Une légère caresse prolongée n'eut aucun mal à me faire bander. La tête contre le dossier du fauteuil, j'hallucinai. Je te jure, c'est le dernier truc auquel je m'attendais !

Une fois la cigarette allumée, elle retira sa main, en prenant autant de soin qu'elle en avait pris pour la poser, et se rassit à sa place comme si de rien n'était. J'étais époustoufflé. J'étais rouge elle m'avait caressé et moi j'étais là comme un con, sur mon fauteuil, entre deux femmes aux manières de geishas. Je la regardai bien, encore une fois. C'était clair, elle était mignonne. Blonde au carré aux yeux verts, des petites lunettes rondes et argentées sur le

nez. Elle avait repris des couleurs, et il me semblait voir sur son visage un sourire dissimulé, subtil, sous ses airs innocents de sainte nitouche et sa mélancolie apparente de femme en deuil...

D'un point de vue vestimentaire, elle n'avait rien de spécial. Jean, pull, petites baskets très féminines, le genre cool des années quatre-vingt-dix. L'autre, je la regardai aussi. Elle était beaucoup plus féminine. Elle devait avoir des origines orientales. Elle avait la peau un peu colorée. Des longs cheveux noirs ondulés, un nez de Cléopâtre, et des gestes sensuels. Une très belle femme d'une sensualité déconcertante, beaucoup plus sexy que ma pâle sirène. Mais pour l'instant, c'était clair : c'était la blonde aux yeux verts qui m'avait fait flasher et qui m'avait caressé le sexe au passage, non mais tu te rends compte mon ami ! – Ouais c'est assez fou. Mais tu sais quoi je ne savais pas quoi faire, je ne savais pas comment enchaîner. Rien à faire, je restais là, pantois, à ne rien dire, ne rien faire, un vrai blaireau. Ça allait me passer à côté, c'était sûr, si je ne m'activais pas un peu. Mais quoi faire ? Je séchais littéralement. La prendre, là, tout de suite, sur une table devant tout le monde ? Autant croire au père Noël. La vie, ce n'est pas comme dans un rêve, où tout se passe n'importe comment. Il y a des barrières, la réalité c'est une prison avec des limites. Et si tu vas au-delà, on parle de passage à l'acte et on te met entre quatre murs, dans une cellule, à l'hôpital ou en prison. Elle, elle avait su discrètement dépasser les codes, et moi, je restais là, mutique, trop con pour la relancer. Je ne savais vraiment pas quoi faire. J'étais paralysé. Puis son amie Cléopâtre s'est levée pour aller inviter à danser un frisé à lunettes qui avait l'air de sortir de science-po (mais là tu vas me dire que j'ai des préjugés, et tu n'auras pas tort). Je n'y croyais pas. Le groupe s'était remis à jouer des chansons pop. Qu'est-ce qu'elle nous jouait, elle ? Là, je me suis senti mal. Je me suis dit : mais qu'est-ce qu'elles foutent, ces nanas ? Elles jouent à allumer des pauvres types sans défense, c'est ça ? L'autre aussi me fait du gringue parce qu'elle m'a pris pour une bonne poire ou quoi ?! Puis mes élans d'imagination paranoïaque furent contredits, Nina m'a regardé avec un sourire qui en disait long puis elle m'a dit les yeux pétillants : Je te trouve beau !

— Ah, tu connais son prénom. C'est donc que...

— Oui, oui, mais laisse-moi te raconter la suite. Tu vois, j'ai très vite senti qu'elle cherchait à en savoir sur moi. Ces questions n'étaient pas anodines. J'en fis de même. Et très vite, nous avons sympathisé. C'était un régal ! Une rencontre comme celle-là, je n'en avais pas fait depuis des lunes. Trop de lunes.

Elle détestait ce pub. Elle était venue avec sa copine juste pour rompre un peu la monotonie de la vie. Elle venait de perdre une amie, décédée d'une overdose. Elle détestait la foule mais elle avait besoin de respirer le monde ce soir-là. Même si elle n'était pas prête à faire face à la connerie des gens, est-ce que tout le monde ne pensait pas la même chose ? Est-ce qu'on n'est pas tous les cons de quelqu'un d'autre ? Tout comme moi, elle n'oubliait pas de se le demander. Mais tout de même, ces connards qui votent extrême droite et ces bouffons qui vont sur les plateaux de télé pour assister et participer à des jeux débiles, à des émissions de variétés complètement ringardes avec lesquelles on tente de nous endormir à longueur de temps, y sont plus cons que nous ceux-là non !? Les exemples du genre ne manquent pas. De là à se croire surhumain... Non. Mais quand même, il y a une

certaine minorité au-dessus de la moyenne, et quand des gens de celle-ci ont la chance de se rencontrer, ça leur fait chaud au cœur. C'est une renaissance à chaque fois. Des nouveaux espoirs. Un éclair de bien-être. D'un commun accord, nous avons décidé d'aller chez elle.

— Faut que je te raconte le meilleur, quand même, Kurt. Je te passe la soirée géniale à discuter et à baiser avec Nina. Je garde ça pour moi. Mais quand même, je ne peux pas m'empêcher de te raconter juste un épisode de ma nuit inoubliable.

— Vas-y, accouche...

— Ouais, ouais... Mais bon, j'espère vraiment que tu ne vas pas m'en vouloir. Car si t'avais été là, t'aurais eu ta part de gâteau sans doute. Car dans la nuit, profonde et fluide... Alors que je dormais... il devait bien être plus de cinq heures du matin. La pièce n'était pas totalement plongée dans le noir. Bien. L'autre nana, tu vois, la Chloé, elle est rentrée, et elle s'est immiscée dans notre lit commun en glissant tout contre moi nue, si tu vois ce que je veux dire.

— Tu l'as baisée, elle aussi, c'est ça que tu veux dire ?

— Non, je crois qu'elle avait juste besoin de chaleur humaine, elle s'est endormie, et je n'ai pas osé, Nina m'avait bien épuisé faut dire...

— Et bien mon salaud ! T'as pas perdu ta soirée !

— C'est clair !

— Mais excuse-moi, mais tu sais pas ce qui m'est arrivé de mon côté, pendant t'étais avec tes deux déesses...

— Vas-y, raconte un peu voir, ta soirée de boulot !

Bien... commença-t-il, coupé par le serveur, qui vint nous demander si on ne désirait pas autre chose en débarrassant notre table. Nous commandâmes deux tartes tatin et deux cafés. Puis il continua son histoire. Ce type, c'était mon frère. Ce type, je l'aimais.

— Bon, bien. Vers minuit, tu vois, après avoir effectué quelques allers-retours entre les Lanternes rouges et le quartier Bas-Soleil, j'ai pris la tangente sur le boulevard Saint-Patrick, au ralenti, au cas où il y aurait un client. Quand je vois une fille paniquée se planter devant moi. Les bras en l'air, à me faire signe de m'arrêter. Comme d'hab', quoi. Tu sais comment sont les gens quand ils veulent arrêter un taxi : on dirait toujours qu'une catastrophe vient d'arriver, qu'il faut filer quelque part en urgence. Leur vie semble en dépendre...

Alors moi, pas du tout paniqué, je m'arrête, je baisse la vitre pour lui demander où elle veut aller, voir si ça m'arrange. Et là, les doigts agrippés à la portière, elle s'excite :

— Hey ! Hey ! Ouvrez-moi vite la porte ! Y a deux mecs qui me suivent, là ! Ils me font flipper. Faut qu'on trace ! N'importe où, mais faut qu'on trace !

Je tourne la tête : deux types arrivent, effectivement. Je lui ouvre. Elle monte. On dégage.

Elle était blonde au carré, comme ta Nina, sauf que ses cheveux, trop lisses, cendrés, faisaient presque perruque. Tu situes.

J'acquiesçai, il continua.

— Mais je te le dis franchement : pas de lunettes. Et plutôt une gueule de pute. Mini-jupe cuir noir, ras la touffe. Cuissardes en daim, veste qui s'arrête au nombril, fermée par deux boutons pas pour cacher la poitrine, hein, au contraire. T'avais juste à attendre qu'elle se penche un peu... et hop. Et sans soutien-gorge. Des seins parfaits. Je l'imaginai sans culottes, j'étais en plein délire, j'avais chaud rien qu'à la voir assise à côté de moi.

Puis d'un coup je me dis : mais qu'est-ce que je fous avec elle ? C'est qui ces types derrière ? Des macs ? Ils ont noté ma plaque ? Ils vont me retrouver ?

— Putain ! On peut même pas mettre un truc frivole sans se faire alpaguer ! Vous, les hommes, vous êtes tous des connards avec une pine à la place du cerveau ! Des animaux !

Là, j'avoue, ça m'a calmé.

Mais j'ai pas bronché. Je lui dis :

— On n'est même pas des animaux. C'est ça, le pire. L'homme, une fois civilisé, c'est pire : c'est un gros fils de pute.

Elle me regarde de travers.

— Qu'est-ce que t'as contre les putes, toi ?

— Rien. J'ai rien contre les putes... Je dis juste que faut pas s'étonner. L'homme, c'est pas une lumière...

Je bafouillais un peu. Elle m'avait déstabilisé.

Et là, elle se met à rire. Franchement. Un rire clair. Un truc qui te nettoie le cerveau. Elle venait de me piéger, et j'étais tombé dedans.

— On a vécu à peu près la même chose, au même moment.

— Sauf qu'Henri, elle, elle m'a pas mis la main sur la teub, et j'ai pas fini la nuit avec elle...

— Ha merde, t’as pas eu cette chance ?

— Bien. Tu vois, après qu’elle ait rigolé, elle a dit d’un ton calme : l’homme hors de l’état sauvage est pire qu’un animal selon toi... Hum... tu crois ça toi ? Que l’homme n’est pas comme ça depuis le début ? Encore un de ces petits Jean-Jacques rêveurs ! Puis elle pouffa, tu vois. Je ne pouvais pas la laisser faire. Tu vois bien à quoi elle faisait allusion ?

— Oui, tout à fait, Mademoiselle. Un petit Jean-Jacques rêveur. Lisez bien le *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes*. Vous verrez. Il ne rêvait pas tant que ça, le petit Jean-Jacques.

— Ah ! Mais je l’ai lu, monsieur. Je l’ai même lu plusieurs fois. Ce coup-ci, elle se retourna vers moi plutôt que de regarder le pare-brise mais je ne pouvais pas trop la mater je devais faire gaffe à la route. Puis, tu vois, elle a continué son discours anti-rousseauiste. Tu le connais, toi, ce discours ? Elle n’est pas la seule à le tenir. Mais quand même, j’avoue qu’elle avait des arguments. Des vrais. Une torgnole. Parce que, tu sais, moi, à quel point je le vénère, ce livre. Elle s’en prenait aussi au « contrat social ». Et là, je peux te dire que ces arguments y tenaient la route. Mais bon, je vais pas te ressortir son discours. Un jour, on aura peut-être plus de temps, mais là, tu vois, j’ai pas assez de recul pour le retranscrire. En résumé, elle pense que l’homme est un loup pour l’homme...

— Mais y s’est passé quoi entre vous. Tu ne l’as pas baisé parce qu’elle préfère Hobbes à Rousseau ! ?

— Au bout d’un moment, alors que j’avais roulé jusqu’à la gare centrale, — Au bout d’un moment, je réalise qu’on roule depuis une demi-heure sans destination. Je lui demande où elle veut aller.

Tu vas pas me croire. Devine.

— Non, dis-moi. Je donne ma langue au chat.

Il s’arrêta un instant. Comme si le souvenir pesait trop lourd.

— Rue des cœurs brisés. Tu m’emmènes.

Et là, elle pète un câble.

« Putain de monde de merde ! Le contrat social ? De la merde ! Une démocratie ? De la merde ! »

Elle hurlait dans la caisse. Sexy et enragée.

Je me suis mis à rire.

On s'était fait remarquer dans le resto en refaisant la scène. Mais ça passait. Les gens souriaient.

Il se pencha vers moi.

— Je fais demi-tour. Elle tape sur la boîte à gants.

Tu sais ce qu'il y a dedans.

Silence.

Elle ouvre. Le flingue. Elle referme. Sans un mot. Puis elle fouille mes cassettes. Elle en met une. Dead Can Dance. Into the Labyrinth. Je te jure... transcendant. Elle ferme les yeux. S'enfonce dans le siège. Moi, j'étais ailleurs. Et pile à la fin, je coupe le moteur. Une place. Début de la rue. Je dis juste : « Voilà. » Rien de mieux. Elle ne répond pas. Les yeux fermés. Je crois qu'elle s'est endormie mais non, tout à coup, elle sort de son coma.

— Je te dois combien ?

La question conne. J'étais refroidi. Et en même temps... je n'avais pas envie qu'elle parte.

— Rien. Tu ne me dois rien.

— Pourquoi pas ?

— Arrête...

Elle se tourne vers moi. Un regard... violent. Magnétique. Puis : « J'ai une copine qui m'a prêté un appart. Tu viens ? ». J'ai pas réfléchi. Je suis sorti. Je suis allé lui ouvrir la porte. Comme une reine. Elle souriait pas. Sérieuse.

— Ensuite, je l'ai suivie. Dans la rue. Ses talons, son cul qui faisait hop... hop... à chaque pas. Un cliché. Mais putain... Je pouvais plus décrocher. J'aurais pu dire écoute je suis crevé, je me rentre, mais non, quelque chose de l'ordre d'une attraction incontrôlable m'empêchait de la quitter. Ce n'était pas que physique. À partir du moment où elle avait intellectualisé son discours, qu'elle avait pris position face à ce monde chaotique, c'est vrai quoi, on est d'accord avec elle aussi toi et moi, le monde est une foutue guerre qui n'a aucun sens, et on doit faire notre place là-dedans en mode survie comme des loups effrayés par d'autres loups plus agressifs que nous.

— Ô ! Elle t'a mis d'accord avec Hobbes ! Elle t'a retourné le cerveau comme une crêpe !

— En quelque sorte, oui. Plus on marchait, et plus on se rapprochait de chez moi. Sauf qu'on était sur l'autre trottoir. Ça me faisait délirer : où est-ce qu'on allait atterrir ? Quand elle a commencé à ralentir, on était juste en face de chez moi. Devant le sex-shop. J'ai bien cru qu'on allait y entrer... Puis elle a continué. C'était juste à côté. Tu sais, la petite porte

de l'immeuble d'en face. Ouais, tu vois. On est montés au troisième. Il est sympa, cet immeuble. Y'a des escaliers comme chez Bertrand, tout tordus, avec un tapis rouge. Dans les escaliers, elle m'a demandé mon prénom et donné le sien.

— Alors ?

— Leïla.

— Hum.

— Bon. Tu vois, la première chose que j'ai faite en entrant dans l'appart, ça a été d'aller aux chiottes. Comme d'hab', j'avais la vessie pleine. Et quand je suis revenu, tu vois, dans le salon... un salon dans le genre design. Les murs blancs, un futon avec des signes japonais noirs, une petite table noire genre chinois, un halogène et une chaîne hi-fi.

— OK, je vois le genre.

— Bien. Elle, elle était sur le futon, penchée sur la table, en train de se faire une ligne. Je suis resté comme un con, à l'entrée du salon. J'osais pas la rejoindre. Je la laissais faire. Elle a sniffé, tu aurais vu ça... une ligne de bien vingt centimètres. Hop ! dans le nez. L'aspirateur, là. La moitié dans chaque narine. Puis elle a levé la tête, elle m'a regardé. Elle m'a souri. J'y ai souri aussi, tu vois, comme un con. T'en veux ? Te gêne pas... Non, ça ira, j'ai l'habitude de planer sans substance, que j'ai dit franchement. Elle n'a rien dit, ça avait pas l'air de la déranger. Elle a remis la même chanson que dans la voiture. Yulunga. Sauf que là, c'était la version live. Celle qui est sur l'album *Toward the Within*. Alors, tu vois, j'ai halluciné. Continue-t-il toujours en murmurant, les yeux écarquillés, comme plongé dans les images qu'il évoquait. Elle a soulevé sa tignasse... ouais, elle a enlevé sa perruque. Et là je réalise vraiment, en voyant sa vraie chevelure qu'en fait, c'est une gamine. Elle a les cheveux hyper courts, quasiment rasés, avec des petites pattes fines qui remontent en bouclettes. Elle est venue se planter au milieu de la salle, à moitié nue. Elle avait retiré ses pompes. Et elle attendait là, debout, que la chanson démarre vraiment. Tu sais, elle est longue à démarrer, y a toute l'intro pratiquement a cappella. Puis, au moment où les percussions se pointent, elle s'est mise à tourner sur elle-même, doucement, elle dansait orientale. En bougeant la tête de haut en bas, les yeux tantôt ouverts, tantôt fermés. Elle gesticulait ses mains, ses bras comme des serpents enchantés et ses jambes faisaient des choses impossibles. Alors je vais te dire, j'ai regardé par la fenêtre, quand même, comme ça, pour voir si y avait pas un voisin en train de mater. Ça m'aurait amusé. Mais tout ce que j'ai vu, tu vois, c'est un ciel avec très peu d'étoiles, à cause de la lumière de la ville, et ce con de ciel, tu sais pas ce qu'il m'a dit. "Hey mec, au lieu de la regarder comme ça, comme un chat devant une pelote de laine, vas-y mec ! Prends-là ! N'hésite pas !"

— Quel poète ! Tu m'feras toujours délirer, le ciel est plus salace que toi !

— Ben oui ! Parce que moi tu vois après ce qu'elle avait dit sur les hommes sauvages, tu crois quoi, toi, que j'étais enclin à la sauter !? J'avais peur d'elle comme d'une mygale, tu vois, une araignée mortelle qui me piquerait si j'osais l'approcher, elle ne me louperait pas,

et je finirais plein de fièvre ! C'est l'agonie, mec ! Ça finit comme ça, la vie quand tu te penches trop sur le précipice !

— Ô Kurt ! Tout de suite pessimiste ! Attends un peu, t'es parti ? Tu l'as laissé comme ça avec sa danse ?

— Non, je me suis rapproché d'elle et elle m'a pris par la nuque, et m'a embrassé.

— Wahou génial ! Et t'es parti en te disant que c'était plus classe que de la sauter le premier soir.

— Exactly !

— Et tu comptes la revoir, ta Leïla ?

— Et toi, tu comptes les revoir, tes geishas ?

— J'sais pas. C'est différent, c'était pas très romantique de mon côté, pas autant que toi...

— Ben moi non plus j'sais pas. Tu vois, je lui ai juste laissé mon numéro... on verra bien.

Bien. On a vu. On a bien vu. Tu parles. On a rien vu du tout. Deux semaines après, on était toujours sans nouvelles. Ni l'un ni l'autre. Moi, certains soirs, j'étais retourné au Saint Lucifer Club mais je n'étais pas retombé sur mes tigresses. Ô, je savais bien où je pouvais les trouver. J'avais bien retenu où elles créchaient. Mais je n'osais pas y aller. Ô, c'était sur le point de craquer, personne n'est à l'abri de l'incontinence. Je me retenais d'y aller. Comme un dromadaire se retient de boire. Et Kurt, pareil avec sa Leïla. Est-ce qu'on avait tort ? Est-ce qu'on aurait dû s'imposer ? Deux semaines qu'on était là, comme avant, revenus au point de départ, plongés dans une traditionnelle partie d'échecs à se retenir.

Un soir, le téléphone sonna.

Il ne dit pas grand-chose. C'était surtout elle qui avait l'air de lui parler. Lui, il se contentait de répondre laconiquement :

— Oui, hum, d'accord, OK, ouais, hum... mais à quelle heure exactement ?

— Alors ? Tu vas la revoir ? C'était Leïla ? Hein ? lui demandai-je dès qu'il eut raccroché.

— Ouais. Elle m'a donné rendez-vous. Mais c'est louche. Un rendez-vous en pleine journée. Je trouve ça bizarre, ça ne lui ressemble pas trop.

— Tu crois qu'il y a quelque chose qui lui ressemble dans ce monde ?

— Hum... réussis-je à le faire sourire. Puis nous reprîmes la partie.

Je n'eus aucun mal à mettre son roi en échec. Il ne réussit pas à replonger dans la partie. Avec cet appel, il était ailleurs.

Tu parles. Un rendez-vous devant une banque. Tu m'étonnes que c'était louche. Si au moins il me l'avait précisé. Pas de regrets, les choses se passent, et on ne peut plus reculer. Il faut accepter. Dur de digérer l'indigérable, quand même. On s'en foutait bien, une balle. Dans la tête. Mais on ne le fait pas. On reste là, attaché à son bûcher. On hurle. On hurle comme des crucifiés. Les cris de chacun recouvrent les cris des autres. Résultat final : personne ne s'entend. C'est l'assourdissement. Merde ! C'est la guerre...

Je vois la scène d'ici. Elle est montée dans la voiture. À l'arrière. Le jeune homme, lui, est monté à l'avant. Il a braqué Kurt avec une mitraillette. Elle lui a dit que ce n'était pas la peine. Ils sont partis. Dans quelle direction ? Il devait comprendre. Se dire merde. La regarder dans le rétroviseur intérieur. Elle, avec ses yeux de biche inoffensive capable de se métamorphoser en araignée tueuse. Lui percer l'âme. Lui expliquer sans parler. Lui dire « je suis tombé amoureux de toi » juste avec ses yeux. Elle de comprendre, de s'en amuser, elle mate le jeune homme. C'est lui, son mec. Pas Kurt. Kurt transporte. C'est bien utile un taxi. Des regards. Trois êtres apeurés. Sirène des flics. Ils avaient autre chose en tête pourtant. Des visions plus fortes. Il a dû appuyer sur l'accélérateur. Comme un cinglé. Ils trippent. S'imaginent sains et saufs, sur une route de campagne. Traqués. Toujours traqués. On va s'en sortir comme dans les films. Ils devaient lui indiquer les routes à prendre, lui dire de tracer. Non. Aucun d'eux ne savait où il allait. Des cris dans leurs têtes. On va mourir. On va s'explorer. Il faut le faire. C'est le seul moyen de s'en sortir. Désespoir. Espoir. Haine. Amour. Peur. T'appelles ta mère dans ces cas-là. Demain je ne serai plus vivant ? Non ! C'est insupportable comme idée. Ça a dû leur faire un drôle d'effet de percuter cette bagnole de flics. Ils ne savaient pas qu'il n'était qu'un otage innocent. Ils n'ont pas cherché à comprendre. Ils ont tiré. Ça a explosé. Des corps sur le bitume. Légitime défense des forces de l'ordre. Kurt est mort. L'autre entre quatre murs. Leïla, irresponsable. Dans quel hôpital psychiatrique ? Je m'en fous, je n'irai pas la visiter. Je suis là, comme un con, devant mon nouveau partenaire aux échecs. Il ne parle pas. Son nom : P.C. 486 SX 25.

Artificiel cerveau

La première chose à laquelle Amanita pensa, en se levant, ce fut, bien entendu, ce rendez-vous qu'elle avait à dix heures, à la salle omnisports du quartier bleu. Elle comptait bien être à l'heure. Cela la réjouissait d'être invitée. Depuis deux semaines, son carnet de rendez-vous était blanc comme neige.

Et comme à chaque fois, elle pensa que cette fois-ci était peut-être la bonne. En tout cas, le lieu de rendez-vous était original, différent de tous les précédents.

Dans sa salle de douche, elle s'épila soigneusement les jambes, l'entre cuisses, les bras et les aisselles. Puis elle fit disparaître les quelques cheveux repoussés, ces derniers jours, sur les côtés de son crâne, et derrière. Cela ne lui prit pas longtemps, elle ne regrettait pas d'avoir acquis ce micro-rasoir rechargeable. Porter la coupe qu'elle avait décidé d'adopter ne lui revenait pas à grand-chose, désormais. Plus la peine d'aller tous les trois jours chez l'esthéticienne.

Elle s'observa longuement dans son miroir halogène. Elle se trouvait belle. Elle savait bien que beaucoup de femmes lui enviaient la couleur et la texture de ses cheveux. Blonds et lisses comme ils étaient. Elle se lança un regard confiant, admira une dernière fois sa queue de cheval, fit une légère grimace en se pinçant les lèvres. Elle trouvait sa lèvre supérieure un peu trop avancée, mais bon, cela laissait à découvert quelques-unes de ses dents. D'un certain point de vue, c'était charmant. Aussi, elle sourit à l'idée de ces femmes, ringardes, qu'elle avait l'habitude de croiser un peu partout, et qui portaient la queue de cheval derrière, presque à hauteur de la nuque. Elle se souvint de sa mère. Et des comédies qu'elle lui faisait pour ne pas qu'elle la coiffe ainsi. Puis elle se dit qu'elle aurait bien un enfant, elle aussi, un de ces jours. Encore fallait-il qu'elle trouve un donateur.

Pour se rendre à la salle omnisports, elle prit un taxi. Un vieux modèle : une Twingo 21. Elle préférait les vieux modèles. Au moins, le chauffeur ne posait pas trop de questions. Il ne discutait même pas du tout, d'ailleurs. Et il avait encore l'allure d'un robot. Elle détestait les nouveaux modèles. Ils étaient trop bien conçus. À chaque fois qu'elle en prenait un, elle était saisie d'un drôle de vertige. Elle n'arrivait pas à se faire à l'idée que l'homme à qui elle parlait n'était, en réalité, qu'un robot. En général, ils étaient beaux, aimables, tout en chair. Elle avait du mal à croire qu'elle s'adressait à une machine.

Là, elle n'eut pas à affronter ce drôle de vertige. Elle donna simplement le nom du lieu où elle désirait se rendre. Et la machine exécuta son trajet. En dix minutes à peine, elle fut dans le quartier bleu. C'est un quartier qu'elle appréciait. Le quartier de tous les loisirs. Elle aurait bien voulu y habiter. Mais son chef de bureau n'avait, soi-disant, réussi qu'à lui procurer un F2 dans le quartier blanc. Elle avait des doutes sur cette affaire. N'avait-il pas pris soin de lui trouver un logement juste à côté de la clinique afin qu'elle ne soit jamais en retard ? Il y avait de fortes chances pour qu'il en soit ainsi.

Dans le hall de la salle omnisports, il y avait un brouhaha de gens et de discussions qui allaient et venaient ici et là. Elle se planta juste à côté du distributeur de billets, comme le lui avait indiqué son interlocuteur. Elle était intimidée par tous ces sportifs, qui circulaient aisément d'une salle à une autre, comme s'ils étaient chez eux, à moitié nus, dans leurs shorts, leurs mini-jupes et leurs tee-shirts légers. Elle eut peur un instant qu'il lui ait posé un lapin. Mais sa peur fut brève : un homme, enfin, se dirigea vers elle et l'interpella.

— Madame Catch ! C'est bien vous ?

— Kash.

— Oh, pardon !

Elle acquiesça. Elle était contente ; elle lui lâcha un sourire plus prononcé qu'un simple rictus de politesse. L'homme qu'elle s'était imaginé en ayant posé son indice — sa voix — n'était pas trop loin de celui de la réalité. Ce n'est pas qu'elle s'était dessinée dans l'esprit une image précise, mais elle avait pensé qu'avec une telle voix, on ne pouvait être que mignon. C'était la première fois qu'elle acceptait un rendez-vous par téléphone vocal. Il s'était excusé de n'avoir qu'un simple bi-bop sans écran. D'habitude, elle acceptait uniquement des rendez-vous par visio. Elle avait pris des risques. C'était la première fois qu'une voix seule, sans visage, avait réussi à la séduire.

Elle avait peur de se retrouver face à un être répugnant. Elle était contente. Il était à son goût, plus encore : il était spécial, d'apparence enivrante.

Rencontrer quelqu'un dans la vie de tous les jours, c'était bien une chose possible. Mais ça lui paraissait utopique : ça ne lui était jamais arrivé. Jamais un homme n'était venu l'inviter nulle part. À croire qu'ils avaient tous à trouver une réceptrice. Il faut dire qu'au visio, c'était quand même bien plus facile. Elle-même, pourtant assez libérée, n'osait jamais proposer quoi que ce soit à qui que ce soit à partir du moment où elle avait la personne vraiment en face des yeux. Elle avait trop peur que celle-ci la juge incorrecte et l'envoie balader. Et que dirait son entourage s'il apprenait qu'elle opérait ainsi ? On la traiterait de salope et plus grand monde ne lui adresserait la parole. Elle n'avait pas envie d'en arriver là.

— On y va ? lui demanda-t-il en lui renvoyant son sourire.

— Allons-y, lui répondit-elle en le dévisageant encore, insolemment.

Il était plutôt grand. Une tête de plus qu'elle. Les cheveux bruns, frisés et bombés. Un front large, sans aucune ride, comme le reste de son visage. Une vraie peau de bébé. Des yeux noirs comme la nuit, les pupilles pailletées d'étoiles. Une telle coloration avait dû lui coûter cher. Un nez parfait. Et des lèvres bien dessinées. La bouche un peu grande, peut-être.

En ce qui concernait sa corpulence, il était bien carré, musclé comme il faut. Elle remarqua aussi qu'il avait sur l'oreille gauche trois diamants de couleurs différentes. Il lui plaisait

énormément. Elle était quelque peu impressionnée. Son cœur battait plus vite qu'à la normale, elle aimait ça. Elle se sentait décoller.

Quand ils se retrouvèrent dans la salle de squash, après s'être changés dans les vestiaires, ils ne prirent même pas le temps de discuter. Il sortit tout de suite sa raquette et la balle. Elle l'imita. Au téléphone, ils s'étaient annoncés tous deux joueurs confirmés. La partie promettait.

Quand la musique commença, de la bonne vieille techno, il engagea. C'est lui qui avait choisi la musique, sans même lui demander. Alors que, dans la boîte à musique, il y avait les derniers titres d'I.B.M.M production. Ou encore ceux de la Music Paramount.

Au début, elle eut du mal à rattraper la balle. Il la troublait. Puis, comme elle en avait le désir, elle décida de lui plaire. Elle déploya sa volonté. Le sang lui monta à la tête. Elle se détacha de ses pensées troubles, oubliant qu'il était son partenaire. La partie devint infernale. La balle cognait et cognait, laissant dans l'air confiné des bruits sourds, sur le tempo régulier de la musique, de plus en plus rapide et répétitif. Et chaque coup fut plus violent, plus court.

Il perdit vite le fil de la partie. Elle était trop précise, avoua-t-il à un moment donné, en criant pour se faire entendre par-dessus la musique. Elle, au contraire, semblait gagner en intensité. Ça y est, la rage de vaincre et d'être la meilleure lui était montée au cerveau. Elle se débattait dans la petite salle comme une folle. N'ayant pas peur de sauter parfois contre les murs pour rattraper une balle difficile, quitte à se casser la figure. Il semblait en halluciner, et malgré tous ses efforts, le score ne vira jamais en sa faveur.

De temps en temps, elle secouait la tête de haut en bas, l'air de dire : *ce n'est pas possible, belle partie, je vais me faire allumer.*

Le score final ne fut donc pas surprenant. Elle l'avait littéralement éclaté. Il n'était pas mauvais joueur. Il lui serra la main en la félicitant. Puis ils se donnèrent rendez-vous à la sortie.

C'est elle qui choisit le restaurant. Il se laissa guider dans les ruelles du quartier. On voyait bien qu'il n'avait pas l'habitude de ce genre d'escapades. Il regardait partout autour de lui, semblant découvrir le quartier comme un gosse débarqué à Disneyland pour la première fois.

Assis à la table d'une cantine typiquement hollywoodienne, dans un coin intime, ils commandèrent des plats simples : des salades françaises et des triples hamburgers au fromage. Ainsi que deux Pepsi-Cola. Un menu à prix moyen.

— Ah, ça change des tubes de tous les jours ! Enfin un vrai repas ! Je suis surpris et content que vous ayez choisi un tel restaurant. C'est cher, mais c'est de la vraie nourriture au moins ! s'exclama-t-il.

Elle ne fit pas trop attention à sa remarque. Elle avait déjà maintes fois entendu cela. Beaucoup de gens se plaignaient de la nourriture tubique. Elle avait l'habitude de venir manger là au moins une fois par semaine. Pour changer des pilules et des tubes. Sentir son ventre plein d'une substance chaude et consistante.

La première chose qu'elle lui demanda, c'est ce qu'il faisait dans la vie et pourquoi il prenait fréquemment des rendez-vous avec le docteur Faust. Elle se demandait toujours pourquoi les gens prenaient rendez-vous avec ce docteur, diplômé d'État, spécialiste en neurochimie et neurochirurgie. Les dossiers étaient confidentiels. Même le secrétaire principal du docteur ne connaissait pas les codes pour accéder au contenu des fiches d'opérations. Son travail se limitait à prendre les rendez-vous, classer les dossiers, vérifier la rentabilité des travaux du docteur, faire des commandes de matériaux, et surveiller discrètement la section des infirmières. C'est ce qu'on lui avait demandé de faire, et rien d'autre.

— Poète. Je suis poète, lui dit-il soudainement après quelques instants de réflexion. Cela va peut-être vous paraître prétentieux de ma part de dire ça. Car je ne fais qu'écrire et ne suis pas publié. Moi-même, ça ne fait pas longtemps que j'arrive à m'entendre dire ça. Mais maintenant, je n'ai pas envie de dire que je suis professeur de squash. Ce n'est pas ma vraie vocation. Non. Écrire de la poésie, c'est tout ce que je veux faire.

— Hum. C'est bien. Il faut croire en ce que l'on fait, je pense. Vous ne me semblez pas du tout prétentieux. Écrire est une activité comme une autre. Après tout, écrire de la poésie, c'est encore mieux.

Lui dit-elle en doutant de ses propres paroles.

Elle aurait voulu lui en dire plus. Lui poser plein de questions. Elle avait envie de mettre à nu sa personne le plus rapidement possible, mais c'était impossible. Alors elle se signa, fille de bonne manière qu'elle était, devant l'impressionnant personnage au sourire d'ange qui la perturbait comme s'ils avaient déjà tous deux enfilé leurs peaux, non, elle n'osait pas y penser. Elle se sentait perdre confiance. Ce n'était plus comme dans la salle de squash. Elle était perdue, troublée, effrayante.

Cet homme la transperçait du regard et, dans ses yeux, quelque chose de nouveau, une chose dont elle sentait la présence sans savoir de quoi il s'agissait, s'agitait autour de cet homme. Des ondes ? Une aura ? Était-elle en train de se monter la tête ? Et si son espoir d'enfin trouver la bonne personne était en train de la mener directement à une grande illusion ? Elle devait se méfier. Les apparences sont trop souvent trompeuses. Elle devait retrouver sa confiance. Affronter ce tête-à-tête, avoir la force de lui parler franchement, pour en savoir plus sur lui. D'habitude, avec les autres, elle n'avait aucun mal à en arriver là. Que se passait-il ?

— Par contre, en ce qui concerne mon rendez-vous avec le docteur Faust... je crois bien que mon dossier doit être tenu secret, reprit-il sur un ton beaucoup plus sérieux.

Il n'avait pas perdu son sourire, mais ce n'était plus le même. Une légère trace d'angoisse transparaissait dans l'expression de son visage. Il regarda autour de lui. Les autres clients étaient éloignés, parqués dans d'autres coins, à d'autres tables. Seul le haut de leurs têtes dépassait des hauts sièges en similicuir rouge. On les entendait discuter dans un murmure continu et confus.

Puis il retourna son visage et fixa d'un seul coup Amanita. Cela la fit sursauter légèrement. Il avait été brusque sur ce coup-là.

Elle pensa aussi soudainement qu'il était trop beau pour elle. Que c'était lui. Celui qu'elle attendait. Il ne pouvait en être autrement. Il serait à elle.

— Ne me le dites pas si cela vous gêne, lui annonça-t-elle en le regardant comme une enfant.

Avec des petits yeux, parce que les halogènes de la cantine hollywoodienne étaient trop brillants et se reflétaient sur les vitres des photos holographiques comme des rayons sur de l'eau en mouvement, partout dans la salle.

— Qu'est-ce que vous pensez de la technologie qui nous entoure ? lui demanda-t-il. Mais voyant l'expression de surprise et de béatitude d'Amanita face à sa question, il s'expliqua. Je veux dire, tous ces instruments qui nous entourent, toutes ces machines, ces écrans, ces images... vous en pensez quoi, de tout ça ?

— J'avais bien compris. Le coupait-elle. Pas la peine d'en dire plus.

La question était claire. Elle reprit son souffle avant de lui répondre. Leur entretien devenait sérieux. Ils commençaient à prendre place sur la même ligne d'ondes. Ils avaient tous deux envie de se découvrir, d'aller chercher derrière les yeux de l'autre quelles sortes de pensées pouvaient bien mariner dans les profondeurs de leurs êtres. Direct. C'était direct. Cela ne ressemblait pas à une rencontre superficielle, comme tous ceux qu'ils avaient pu connaître auparavant.

— Ce que je pense, c'est simple. Il y a des machines bien utiles. Je sais, par exemple, que je ne pourrais pas me passer de mon robot-ménager. Après, il y a d'autres machines qui ne sont que des gadgets, mais on a pris l'habitude de vivre avec. Alors c'est dur de s'en passer. Et ces machines, tout compte fait, ne nuisent à personne, ce n'est pas comme les machines de guerre. Impitoyables. Mais on ne peut rien y faire, l'évolution de la civilisation suit son cours, et l'homme s'est toujours combattu lui-même. L'homme n'est pas très intelligent.

Il s'arrêta, se trouvant stupide tout à coup, car il était exactement en train de tenir les mêmes propos que le magazine qu'elle lisait chaque semaine, *Technologie & civilisations*.

— En fait, reprit-elle, je ne vois pas trop où vous voulez en venir. Qu'est-ce que vous en pensez, vous, de la technologie ?

— C'est de la saloperie ! s'exclama-t-il violemment.

Ce qui fit froncer légèrement les sourcils d'Amanita.

— Avez-vous étudié un peu l'histoire du dix-neuvième, du vingtième et du vingt et unième siècle ? lui demanda-t-il sans lui laisser le temps de réagir.

— Un peu...

— Vous savez alors comment les gens vivaient. N'auriez-vous pas aimé vivre en ces temps-là ? Avoir un mari, pouvoir respirer l'air frais d'un vrai coin de nature ?

Holà ! Qu'est-ce qu'il était en train de lui chanter, là ? Savait-il vraiment comment les gens vivaient en ces temps-là ? Qu'appelait-il un vrai coin de nature ? Elle était décontenancée par ses propos. Mais elle voyait bien où il voulait en venir. C'était bien cela qu'il cherchait à déconstruire. Elle alla droit au but.

— Vous voulez dire que, malgré la misère qui régnait en ces temps-là, et toutes les tâches auxquelles devaient s'adonner les hommes sans l'aide des robots qu'on a maintenant, vous donneriez bien tous les écus du monde pour vivre en ces temps-là ? La sauvagerie de ces temps vous attire ?

— Quelle sauvagerie ? Que me dites-vous là ? s'exclama-t-il. Ces hommes étaient tout simplement plus proches de la nature que nous le sommes maintenant.

À ces propos, elle ferma les yeux. Elle était quelque peu déçue. L'homme pour qui elle avait frissonné quelques minutes auparavant l'effrayait, maintenant. Quand elle ouvrit les yeux, elle vit qu'il avait l'air triste. Il regardait maintenant son hamburger, et ne semblait pas prêt de relever les yeux.

Elle l'agressa d'une question qui la hantait.

— Vous faites partie de la secte des arrières, c'est ça ?

— N'importe quoi, qu'allez-vous chercher ! s'exclama-t-il. Vous pensez qu'être nostalgique des temps passés, c'est forcément être contre les combinaisons sensibles ? Ce n'est pas parce que je ne fais pas partie de cette secte de pornographes ! Je ne suis pas pour l'amour sauvage. Je suis juste pour l'amour. Et pas que pour cela. Ce que je veux... Et je ne suis pas le seul à vouloir ça. J'ai rencontré d'autres gens du même avis que moi. Et ce que nous souhaitons, c'est juste un retour à des valeurs plus naturelles, y en a marre de tous ces artifices et de ce monde complètement virtuel qu'on nous propose ! Mais je ne suis pas un hippie, la technologie ne me dégoûte pas totalement. La preuve ! Je m'en sers, je l'utilise chaque jour. Et tout comme vous, je ne pourrais pas passer du jour au lendemain d'elle. Pour vous dire, j'ai un robot ménager et, pour rien au monde, je ne m'en séparerais. Et pour vous en dire encore plus à propos de... euh...

— Avant de vous en dire plus, dites-moi votre prénom, lui demanda-t-il après avoir laissé planer entre eux un lourd silence respectueux.

Elle hésita d'abord devant cette demande. Cela faisait à peine trois heures qu'ils se côtoyaient. Peut-être ne se reverraient-ils jamais. Et lui, perturbant qu'il était, avec ses idées anarchistes, devant elle, à lui faire tourner la tête au point qu'elle se demandait si elle n'allait pas se lever et partir d'ici, sans même se retourner ni le saluer. Lui, il voulait savoir son prénom. Hô ! Hô ! Hop là ! Prendre ses cliques et ses claques, et se sauver, loin de cet homme vertigineux.

Puis elle n'en fit rien. Quelque chose de plus fort qu'elle, un désir d'aventure, un besoin d'ouverture, la retenait. Après tout, elle voulait en savoir encore plus, à croire que sa tête ne lui tournait pas encore assez. Elle lui en redemanda, encore des nouvelles idées, d'autres visions. Surtout qu'il était beau, de plus en plus beau, pensa-t-elle en le fixant comme on fixe une photo holographique. Il resplendissait. Là où tout était en relief. Il était différent de tous les autres. Il était comme une goutte de pluie dans un monde asséché. Il avait le goût de la folie.

Elle prit alors conscience qu'elle le désirait. Mais ce n'était pas ce désir habituel qu'elle ressentait avec les autres hommes. Le désir de se donner une heure précise. D'enfiler son casque et sa combinaison sensitive, et de s'abandonner aux plaisirs succincts de caresses lointaines et de la pénétration virtuelle. Non ! Elle le désirait en chair et en os. Pas de palpitations artificielles, ni de sensations programmées ! Et de corps soumis à des micro-ventouses sensorielles ! Non. Elle désirait comme ce n'était pas permis...

— Amanita, j'acquiesçai, en sentant une chaleur moite découler d'entre ses jambes.
— Bien. Moi, c'est Neil.

Comme si la tempête était passée, balayée par un dernier coup de vent, et que le soleil ressurgissait, le visage de Neil s'éclaircit, et Amanita ne put s'empêcher de l'imiter quand il afficha à nouveau son sourire d'ange.

— Vous voyez, ça, Amanita, le fait que l'on se vouvoie. Et que normalement, si j'agissais dans les mœurs, je ne vous aurais jamais demandé votre prénom. C'est encore une preuve que nous sommes devenus beaucoup moins sociables et que des distances se sont incrustées entre les hommes, au point que chaque être, pratiquement, vit maintenant en autarcie. Vous savez, qu'en anglais, le vouvoiement n'existait pas vraiment avant. Aussi, permettez-vous que je vous tutoie ?

C'était pas si vrai. Ce qu'il lui proposait maintenant était incroyable. Elle se rendait compte de ce qu'il était en train de faire. Il la menait, tout doucement mais sûrement, à se rapprocher de lui, tout en l'invitant à voyager dans le temps. Il était habile. Ça commence par le biais de la parole et ça finit où ? Cependant, elle s'était maintenant jetée volontairement dans sa toile. Il l'avait si bien tissée. Elle accepta l'invitation d'un signe de tête et le devança même, cette fois, en prenant la parole avant lui. Elle avait maintenant les yeux bien ouverts, la lumière ne la gênait plus, elle s'y était habituée. Elle le dévisageait.

— Neil, lui dit-elle, ne devais-tu pas m'en dire plus tout à l'heure ? Vas-y, dis-moi, je veux en savoir plus sur toi.

À ce moment-là, elle s'aperçut comme elle avait pris plaisir à prononcer cette phrase. Comme il avait raison de dire que le vouvoiement était synonyme d'éloignement. Elle eut l'impression de mettre sa tête en avant, ses lèvres presque contre les siennes, à chaque fois qu'elle avait utilisé le tutoiement. Mais ce n'était qu'une illusion, elle n'avait pas bougé de place. Aussi, elle se souvint de sa mère. Elle l'avait tutoyée jusqu'à l'âge de neuf ans, et, certains soirs, plus tard, au moment où elle venait lui éteindre sa veilleuse, elle lui branchait ses couvertures, sa mère, sans s'en apercevoir, oubliait de la vouvoyer et lâchait des "tu" comme certains acteurs lâchent des "je vous aime" dans les films à l'eau de rose.

— Oui, tu as raison. Mais ne crois pas que... commença-t-il sérieusement, alors qu'elle le coupa en riant nerveusement.

Elle n'avait su se retenir. L'entendre la tutoyer lui avait fait l'effet d'une caresse sous les bras. Un chatouillement hilarant, insoutenable. Elle avait complètement perdu les épères habituels d'une entrevue avec un homme. Elle était transportée à travers les âges et, alors que cela aurait dû l'effrayer, cela la faisait rire. Le tutoiement ne se mariait pas du tout avec leur environnement. Quitte à voyager, elle aurait voulu que le tableau contemporain dans lequel ils étaient fondus se modifie, que les meubles changent de formes, que leurs coiffures se métamorphosent et que tout autour d'eux rajeunisse. Elle n'avait jamais vu de films du vingtième siècle. Elle savait bien où elle aurait pu en voir. Ils en diffusaient un par mois, parmi lesquels ceux qui avaient survécu, à la vidéothèque nationale. Mais cela ne l'avait jamais intéressée. Il faudrait qu'elle aille en voir un, désormais.

Il attendit qu'elle se calme, qu'elle cesse de rire, puis il continua, sans même lui demander pourquoi elle riait ainsi. Il comprenait.

— Je voulais te dire dans quel but j'ai pris rendez-vous avec le docteur Faust.

Cette phrase ne la laissa pas indifférente. À nouveau, elle écarquilla les yeux. Ils brillaient. Malgré elle, elle avait presque ri aux larmes. Mais là, le sujet n'était plus à la rigolade. Il s'agissait du docteur Faust, de son intrigue quotidienne. Impossible de sourire devant quelqu'un qui vous parle de manipulations cérébrales. Elle lui montra de suite que cela l'intéressait. Elle était tout ouïe.

Tout ce qu'elle savait des opérations du docteur Faust, c'est qu'elles étaient considérées comme un luxe, non remboursé par l'A.D.S. (l'administration de la santé), et depuis peu dans le commerce. Les publicités diffusées dans les journaux parlaient d'obtenir un cerveau plus compétent, intermédiaire d'opérations cérébrales, dans le domaine de votre choix.

— Je sais bien que vous n'êtes pas au courant des demandes de ses clients. Il me l'a dit. Personne n'est au courant. Mais vous devez en avoir une idée, des opérations qu'il propose.

— Aucune idée. À part que ces opérations touchent le cerveau et sont censées le rendre plus compétent dans certains domaines. Mais vous savez, cela ne fait que trois semaines que je travaille dans cette clinique, et les docteurs, comme les clients, ne sont pas très bavards. Surtout le docteur Faust.

Ils avaient cessé de se tutoyer, non volontairement. Et rien à faire, ils ne s'en apercevaient pas. Ils étaient, l'un et l'autre, trop pris dans le sujet.

— C'est normal. Les gens n'en parlent pas encore. Même les publicités restent mystérieuses. C'est voulu par l'État. Ils ne veulent pas effrayer les gens. Ils veulent faire passer ça doucement, discrètement. Exactement comme ils ont fait passer le renvoi des étrangers dans leurs pays respectifs en 2080. N'avez-vous jamais entendu parler de cette affaire ?

Bien sûr, elle en avait entendu parler. De l'époque des grandes manifestations. De ce carnage, de cette mini-guerre sociale que cela avait provoquée quand les gens avaient découvert la supercherie. Mais il était trop tard. Le pays était nettoyé. La population avait eu du mal à digérer, puis maintenant, on trouvait cela tout à fait normal et bénéfique que les choses se soient passées ainsi. Mais si cela devait rester secret, comment lui avait-il été au courant ? Elle lui demanda.

— C'est un ami informaticien, de haut niveau, qui m'en a parlé la première fois. Et contrairement à l'affaire de 2080, ce secret n'est pas néfaste. C'est là où je voulais en venir tout à l'heure. Car il s'agit d'un net progrès de la technologie. Un progrès que je ne repousse pas. C'était pour vous dire, comme quoi je ne suis pas un conservateur rétrograde. Puisque moi-même, je vais utiliser ce progrès. Oui, j'ai décidé de me faire opérer.

— Oui. Vous allez vous faire opérer. Et vous croyez que, par une opération, vous allez pouvoir être un surhomme, avec un cerveau plus grand ? Les gens qui sont autour de moi, et qui n'en savent pas plus que moi, disent que le docteur Faust est certainement un charlatan. Qu'il est impossible d'accroître les capacités cérébrales de l'être humain. Sinon, on l'aurait fait depuis bien longtemps. Aussi, les clients que j'ai vus jusqu'à maintenant n'ont pas l'air d'avoir changé après l'opération. Ils sont exactement les mêmes. Ils ont plutôt l'air affaiblis. Et ils ne parlent guère que pour réclamer quelque chose, se plaindre d'un mal de tête et réclamer des tubes vitaminés. Mais si vous...

— Oui, la coupe-t-il, le docteur Faust m'en a parlé, d'un temps d'adaptation après l'opération, assez douloureux. Mais ce n'est rien, un bébé ne passe-t-il pas six mois à quatre pattes avant d'arriver à marcher ?

— Si, si, bien sûr ? Mais venons-en au fait : qu'est-ce qu'ils font faire à ton cerveau ?

Il fut surpris qu'elle le tutoie. Cela lui fit réaliser qu'ils se vouvoient encore depuis tout à l'heure.

— Bien. Il s'agit d'une greffe. Un rajout. J'ai économisé presque sept mois pour cela. Mais c'est une chose qui me paraît essentielle pour mon travail de poète. Il faut savoir s'adapter à son temps, parfois.

— C'est bien, Neil. Mais viens au fait. C'est quoi, cette greffe, au juste ? lui demanda-t-elle, sur un ton complètement nouveau.

Même elle ne se reconnaissait pas en train de parler ainsi. Au moins, pas extérieurement, jamais en s'adressant à quelqu'un d'autre qu'elle-même. Or, exactement comme cela s'était déroulé lors de la partie de squash, elle était en train de prendre le dessus. Elle attrapa même son hamburger entre ses mains, tellement elle était à l'aise, et, en lui faisant signe qu'elle attendait qu'il lui réponde, elle croqua dedans. Imitation ratée des sandwiches du XXe siècle. Alors que lui, qui s'était réjoui de mettre les pieds dans cette cantine, n'avait plus l'air d'avoir faim. Il lui répondit plus clairement, cette fois.

— Bien. Il s'agit de la greffe d'un microprocesseur, équipé d'un logiciel de traitement de texte. Cela suffit, cette explication, pour que tu te fasses une idée de ce que cela peut m'apporter ? Non ?

Elle écarquilla grandement les yeux, plus que jamais. Elle finit sa bouchée, s'essuya proprement le coin des lèvres avec sa langue et...

— Tu veux dire que le docteur Faust incorpore des machines dans le cerveau des gens ? Et que, par exemple, la tienne va te permettre d'avoir une mémoire digne d'un bon ordinateur, avec des méga-octets libres, pour que tu puisses retenir tout ce que tu veux ?

— C'est cela même. Il sourit de voir qu'elle n'avait pas eu de mal à comprendre. Tu te rends compte ? Cela veut dire que, là, par exemple, si j'avais cet équipement, je pourrais stocker toutes les phrases de mon choix, et plus tard les ressortir, les faire ressurgir à ma pensée, par un simple mot d'ordre ! Comme on appelle un fichier dans un micro d'un clic de souris ! Pas besoin de portable encombrant à trimballer dans sa poche ! Tout à l'intérieur ! Son atelier de travail dans le cerveau ! Plus rien à corriger, remanier. Plus qu'à taper le travail, une fois terminé ! Hop ! Poser quelque chose de parfait sur le papier. Tu te rends compte ? Je pourrais travailler les yeux fermés.

— Et c'est pour quand ?

— Pour demain. J'ai fait les derniers examens hier.

Il avait le sourire jusqu'aux oreilles en parlant de ça. Elle, elle avait du mal à se rendre compte de ce qu'il venait de lui annoncer. Elle chassa tout ça ailleurs.

Quelle saloperie, la technologie, se dit-elle. Un homme comme ça... si beau, si intelligent... Il va se faire greffer un micro. Il sera mi-homme, mi-robot. Il est fou. Et jamais elle n'avait lu cela dans *Technologie & civilisations*. Pourtant, il les annonçait, toutes ces nouveautés. Celle-là devait être vraiment secrète. Comme il le lui avait dit. Ou alors, il

allait directement se faire berné par un charlatan. Elle n'avait pas confiance en son patron, le docteur Faust. Il avait un visage répugnant, trouvait-elle, hideux, repoussant. Et il ne lui parlait jamais que pour lui donner des ordres, lui demander telle ou telle chose. Maintenant qu'elle savait ce qu'il trafiquait avec le cerveau des gens, elle ne pourrait plus jamais le regarder en face. Déjà que ça ne lui arrivait guère...

Et Neil, alors, qui s'était annoncé contre la technologie, pour un retour à des valeurs plus naturelles... Il était complètement contradictoire. Elle ne savait plus trop quoi penser à ce sujet. Qu'une chose était certaine : cet homme l'avait complètement séduite. Il avait détourné le cours de ses pensées, l'avait menée ailleurs. Dans un lieu qu'elle avait en elle, mais qu'elle avait dû refouler très loin dans les décombres de sa personne, pensa-t-elle.

Il avait fait dépasser ses limites, en un quart d'heure. Elle se sentait comme jamais elle ne s'était sentie. Elle était amoureuse. Et qu'il soit en contradiction avec lui-même, ce n'était qu'un léger détail ; il se réglerait plus tard.

Maintenant, un liquide humidifiait nettement son vagin. Elle le sentit découler entre le haut de ses cuisses comme de la salive. Désormais, il fallait qu'elle aille jusqu'au bout du voyage.

Brusquement, elle saisit les jambes de Neil avec les siennes. Puis, de suite, elle les reposa au sol. Que venait-elle de faire ? Elle n'en savait rien. Mais lui, ce qu'il faisait, c'était assez clair : il fixait le relief de ses seins, moulés sous son tee-shirt en Skaï, comme des fœtus.

Quand Neil mit les pieds dans le bloc opératoire, il eut une légère hésitation. *Et si je ne m'en sortais pas ?* Mais les calmants qu'on lui avait fait prendre dans la journée semblaient agir. Il se sentit vaciller et chancela. Heureusement, l'infirmière le rattrapa, comme si elle s'y attendait. Elle le conduisit à la table d'opération. Il s'allongea. Il avait les yeux grands ouverts. Mais déjà, il n'y voyait plus rien. Tout était flou. Un brouillard de lumière diffusée sur un plafond gris-blanc. Il crut percevoir la voix de l'infirmière, mais n'en distingua absolument pas la signification. Il ferma les yeux.

Il revit le visage d'Amanita. Il se souvint qu'au début, il l'avait prise pour une fille comme toutes les autres. Une pimbeche. Puis, déjà, elle s'était montrée coriace, voire imbattable, au squash. Mais qu'est-ce que cela changeait ? Cela faisait toujours d'elle une fille normale. À la mode, inscrite dans son temps. Avec un corps de rêve et un esprit en forme de cacahuète. Il avait bien compté l'ennuyer au restaurant, en se faisant passer pour un malade, un névrosé du sexe. Mais la discussion avait tourné autrement : elle maniait la parole aussi bien que sa raquette et s'était montrée intéressante, ouverte, capable de prendre conscience rapidement de la répercussion néfaste de l'évolution technologique sur l'être humain.

Il ne comprenait pas. Il aurait dit s'endormir et se réveiller sans cesse. Cependant, il pensait toujours. Il dérivait même dans des considérations un peu complexes pour un gars soi-disant anesthésié. Ce n'est pas qu'il sentait encore son corps, non : c'était qu'il avait encore les idées assez claires. Et ce à quoi il pensait se représentait distinctement en images, presque parfaites. Il en vint même à reproduire dans sa tête la nuit qu'il venait de passer.

Jamais il n'avait pris autant de plaisir, ressenti autant d'amour pour quelqu'un. Il crut revivre la soirée. Elle avait été tendre comme jamais personne ne l'avait été avec lui. Ils s'étaient unis dans une fusion corporelle. Il avait eu le sentiment de mélanger son esprit au sien, comme s'ils étaient montés dans une bulle où leurs pensées se seraient mêlées pour n'en former qu'une seule. Aux moments où il avait éjaculé, il s'était senti décoller.

Dans la nuit, il avait fait un rêve de lévitation. Il s'en souvenait bien. Ils étaient tous deux dans un manoir, tel qu'il en avait lus dans certains poèmes du XIXe siècle. Ils se tenaient par la main, admiraient les teintes violettes et bordeaux de la pièce éternelle. Des éclats de flammes reflétaient dans les quatre coins de la pièce ; de longs cierges blancs, divines. Et quand ils sortirent de la pièce encensée pour respirer l'air frais d'un coin de nature, ils se retrouvèrent effectivement sur une falaise bordant la mer. Sous leurs yeux s'allongeait un spectacle vertigineux. Des vagues venaient exploser contre les roches pointues de l'immense édifice naturel. Et quelques oiseaux brisants, entourés d'écume, semblaient comme de petites îles. Des mondes de lunes inaccessibles. Il la tira par la main. Et elle, confiante, se laissa faire. Et, ô surprise, ils ne dégringolèrent pas dans l'océan : poussés par le vent, ils s'envolèrent, comme deux aigles, sans ailes, ni astronefs, ni tapis volants. L'ascension fut longue et appréciable. Au bout d'un moment, il eut l'impression de contrôler tout à fait leur vol, de choisir leur destination, de décider de monter ou descendre à tel ou tel instant. Jamais il n'avait fait de rêve aussi merveilleux. Il reconnaissait bien la couleur infantile et la forme pompeuse de son rêve, mais ne pouvait renoncer à le trouver délectable et puissant. Il en avait joui. Peut-être même que c'est l'extase trop forte qu'il avait ressentie à ce moment-là qui fut la cause de son réveil.

Après, il mit un moment à se rendormir. Il observa longuement Amanita dans son sommeil, tout en caressant sa chevelure dorée et détachée. Elle respirait comme un chat. La veille, il n'avait jamais cru qu'il en arriverait là. Tout à coup, il eut un projet d'écriture. L'idée d'un recueil. Il s'en souvenait encore. Il écrivit même dans sa tête le premier des poèmes. Le titre du recueil, aussi, lui vint en tête : *Au fil des sèches*.

Avant de s'endormir, il se dit qu'il était regrettable qu'il ne soit pas déjà équipé de son microprocesseur. Qu'il oublierait certainement le poème qu'il venait de créer. Il eut envie d'aller chercher un bout de papier et un stylo, car il ne connaissait pas le code d'accès du portable d'Amanita, et n'avait aucune envie de la réveiller. Mais il n'en eut pas la force. Il s'endormit à nouveau, comme un paresseux mielleux, auprès de sa muse.

C'est subrepticement qu'Amanita se glissa dans les couloirs des « chambres closes ». Celles où n'ont accès que les infirmières chefs et les docteurs, là où l'on place les clients juste après les opérations. Le service de rétablissement. Elle ne pouvait s'empêcher d'aller le voir. Juste le voir. Se rassurer.

La porte était verrouillée. Elle y colla son oreille, mais cela ne lui servit à rien : elle n'entendit rien. Elle ne pouvait qu'imaginer. Elle savait déjà à quoi ressemblait un homme allongé sur un lit d'hôpital, branché à quelques machines, dans un silence de mort. Avec le son mince d'un cardiogramme angoissant. Sauf que là, c'était le sien. Son homme.

Elle retraversa les couloirs et se rendit dans la salle des infirmières. Elle n'était jamais entrée en relation directe avec les infirmiers : leur salle était strictement interdite aux femmes.

Il y en avait là quelques-unes, qu'elle connaissait à peu près, sans les apprécier vraiment. Elle commençait tout juste à discuter, de temps en temps, d'autre chose que des sujets de travail avec deux d'entre elles, un peu plus profondes. Elle espérait, avec le temps, devenir amie avec elles. Mais est-ce que les gens savent encore ce que signifie « amitié » ? Non. Cela ne les empêche pas de ressentir, sans même y penser. C'est plus fort que l'homme, un sentiment pareil. Elle en était consciente, maintenant.

En une journée et une nuit, elle avait évolué, fait un bond dans sa vie intellectuelle et physique, découvert plus de notions, ingurgité plus d'idées, vécu plus de sensations qu'en dix ans de vie adulte. Du moins, c'est l'impression qu'elle avait. Pour elle, c'était une renaissance. Elle se sentait confiante, plus que jamais, et n'hésita pas une seconde.

Elle se dirigea vers une des infirmières avec qui elle s'entendait bien, celle assignée au poste d'infirmier chef. Elle la considéra d'un regard et d'un sourire, puis lui adressa la parole dans un demi-murmure doux et impératif :

— Venez voir un peu, madame Gestelle, j'ai besoin de vous... là, pour un petit service.

Comme l'infirmière acquiesça, Amanita l'entraîna dans le couloir, à l'écart des autres. L'autre la suivit sans poser de question.

Une fois dans le couloir, elle lui dit qu'elle désirait connaître le code d'accès à la chambre close n° 47. Cause urgente et personnelle.

— Le client est un membre de ma famille. Je suis inquiète. Il me faut absolument le voir. Ce n'est l'affaire que de quelques secondes.

Madame Gestelle la dévisagea d'un œil dubitatif. Amanita sentit bien que l'autre n'était pas chaude, mais elle prit un air de chien battu et l'encouragea :

— Allez, qu'est-ce que vous risquez ?

— Mon poste. Mais c'est d'accord, à condition que je vous accompagne et que vous me permettiez de vous fouiller. Excusez-moi, mais il est dans mon devoir de prendre un minimum de sécurité.

— Pas de problème. Allez-y, fouillez-moi, dit Amanita en écartant légèrement les jambes et les bras.

— Mais qu'est-ce que vous prenez ? Vous êtes folle ! lui dit-elle en riant. Allez, allons-y. Je vous fouillerai sur place. Ce serait mal vu si on nous surprenait ici. Vous ne croyez pas ?

— Hum...

Les deux femmes s'élancèrent à travers les couloirs, prenant soin, aux bifurcations, de jeter des coups d'œil dans les autres corridors. On entendait quelques mouvements au loin, mais rien de proche. Elles continuèrent sans échanger un regard. C'était madame Gestelle qui menait l'expédition. Le bruit de leurs talons résonnait comme des coups de marteau plantés dans la glace.

Neil les entendit arriver. Cela faisait quelques secondes qu'il venait d'ouvrir les yeux. Mais était-ce encore bien Neil ?

Sophiane se retourna et, d'un air solennel, entama sa fouille.

— Il y a une caméra de surveillance dans la salle, vous ne pourrez pas rentrer, annonça-t-elle à Amanita. Il vous faudra rester sur le seuil de la porte. Moi, je ferai mine de faire une visite d'inspection. Vous avez de la chance, le docteur Faust vient de nous demander d'en faire une dans chaque salle du service de rétablissement. C'est bon, allons-y.

Amanita était pressée. Elle fixa le dos de Sophiane. Celle-ci entra le code à toute vitesse. La porte s'ouvrit. L'infirmière pénétra dans la salle, Amanita resta à sa place. De suite, elle vit Neil. Il ne l'avait pas vue. Il regardait Sophiane Gestelle, l'air franchement intrigué.

Le sourire d'Amanita se figea, comme une balafre en travers de son visage. Elle était dégoûtée que Neil ne la voie pas. Elle aurait cru assez d'amour en lui pour sentir sa présence. Et lui, tout ce qu'il regardait, c'était l'infirmière. Dans sa blouse blanche, avec ses manières de vieille fille.

— Ça va ? lui demanda l'infirmière, remplissant son devoir. Mais elle n'obtint aucune réponse de Neil.

Il la regardait toujours, aussi bêtement que possible, avec son air de chimpanzé endormi. L'infirmière n'insista pas.

Amanita commença à se poser des questions. Qu'avaient-ils fabriqué avec son Neil ? Qu'est-ce qu'il foutait là ? L'âme comme vidée.

L'infirmière revint près d'Amanita. Elle s'apprêtait à refermer la porte.

— Vous voyez, il va bien. Il est en vie. Un peu lymphatique, mais il n'y a pas d'inquiétude à se faire. Il est en train de reprendre lentement ses esprits.

Amanita ne fut pas convaincue. Elle n'avait pas du tout envie d'entendre ça. Elle saisit l'infirmière par les cheveux. Quelques mèches noires dépassaient de sa toque. Elle aussi portait une queue-de-cheval sur le haut du crâne, mais la sienne était plus courte. Le chapeau revola dans les airs. Amanita envoya valdinguer l'infirmière chef. La tête la

première contre le mur du fond, fracassée, l'autre tomba nette, assommée, sur le sol gris-bleu luisant du carrelage en Plexiglas.

Amanita ne mit pas trois plombs à se déshabiller et à enfiler la panoplie de l'autre. Quand elle entra dans la salle, il était toujours là, mais le bruit avait dû l'effrayer : il était à demi relevé. Le visage défait, les yeux écarquillés. Il la regarda s'approcher. Il semblait effrayé. C'est tout juste s'il ne leva pas son coude pour se protéger, comme un enfant battu.

— Neil !!! Neil !!!! s'exclama-t-elle, arrivée près de lui, en prenant ses distances pour ne pas être repérée par la caméra. Elle resta silencieuse un instant.

Visiblement, il ne la reconnaissait pas. Elle s'approcha encore. Le saisit par les épaules et le secoua comme un hochet. C'était plus fort qu'elle : il fallait qu'elle le réveille. Caréma ou pas.

Rien à faire. Il ne réagit pas. Quand elle eut fini de le secouer, elle le fixa. Il avait toujours la même expression. Idiote. Et dans ses yeux, plus aucun sentiment.

Amanita perçut très bien les bruits de pas dans le couloir. Lourds. Bruts. Quatre gros souliers d'ogres approchaient. Elle pensa à s'enfuir. Peut-être même à entraîner Neil avec elle. Mais elle n'en eut pas la force. Elle fixa une dernière fois l'homme avec qui elle avait voyagé plus loin, plus haut que jamais. Il avait emmené avec lui, dans des étendues fantastiques, là-haut, dans les contes d'un univers sans temps. Mais il avait toujours la même expression. Abruti, réduit à la sénilité juvénile.

Elle s'écroula sur le lit et cria tout ce qu'elle pouvait crier. La haine, l'amour, la peur, l'incompréhension, le refus, l'abdication, la connerie, la solitude, le soleil, la pluie, le vent, la MORT !!! La vie. La nuit. La poésie. C'était fini. Courte aventure.

Deux malabars, mi-hommes mi-robots, la soulevèrent. Ils avaient des ordres précis. Ils les remplirent.

Elle fut malmenée jusqu'au bureau du docteur Faust.

Les murs étaient couverts d'un papier peint bordeaux, rayé verticalement de lignes noires en relief. Il y avait là, sur un bureau en bois, rarissime, avec des moulures, un énorme ordinateur. Juste un peu plus petit que ceux qu'on fabriquait il y a deux cents ans. Et, allongée sur un pan de mur, une bibliothèque du même style que le bureau dominait la pièce. Remplie de livres, des vrais, des vieux livres forcément — pas des CD. Ils étaient là, à l'abri, derrière des vitres bien lavées, brillantes.

Le sol était recouvert d'un tapis sur toute sa surface. Un tapis noir, doux et moelleux, avec des losanges et des cercles rouges et jaunes superposés, emmêlés. Sur l'autre mur, celui de droite, un tableau représentait un ange au-dessus d'une femme à moitié nue, trônant. À côté, une porte en bois — encore du bois — sur laquelle était sculpté le logo de la clinique : un cercle contenant un triangle. Ce n'était pas celle par laquelle on l'avait introduite dans

la pièce. Au plafond, blanc comme le néant, un lampadaire en suspension semblait retenir une centaine de diamants ; il était composé d'une dizaine de bougies ancrées sur un cercle de métal doré, des bougies à l'allure de flammes. Aucune fenêtre dans cette pièce. Un musée miniature.

Le mur debout face à elle était nu. Derrière le bureau, une chaise. Des chaises modernes, pivotantes, moelleuses, et clouées au sol par leurs pieds. Dans cette pièce, vieille comme la terre. Elle sanglotait. Nettement calmée comparé à tout à l'heure. La tête dans les mains. Les coudes sur les cuisses. Des renflements spasmodiques agitaient le long de son visage. Je jugeai nécessaire de ne pas entrer tout de suite dans le bureau. Il fallait détourner son attention, la calmer encore un peu plus. Soudainement, elle releva légèrement le visage et s'arrêta presque de respirer.

*Ainsi donc, ô philosophie,
Et médecine, et droit encore,
Hélas, et toi théologie,
Je vous ai, d'un ardent effort,
Approfondis toute ma vie,
Et je reste là, comme un sot,
Sans avoir avancé d'un mot.
On m'appelle docteur et maître,
Et voilà bien dix ans peut-être
Qu'à droite, à gauche, en haut, en bas,
Je mène par le nez ceux qui suivent mes pas,
Et vois qu'on ne peut rien connaître.
Comment ce cœur n'éclaterait-il pas ?
Certes, j'en sais plus long que tous ces pauvres êtres,
Maîtres, docteurs, scribes ou prêtres ;
J'ignore le doute et n'ai peur
Ni de l'enfer, ni de son diable...
Mais je suis, pour cela, privé de tout bonheur ;
Je cherche vainement quel savoir véritable
Je pourrais enseigner à l'homme misérable
Pour le reconvertir et le rendre meilleur !
Puis je n'ai ni bien, ni fortune,
Ni honneur, ni richesse aucune,
Que dans ce monde on doit avoir...
Quel chien voudrait d'une pareille vie !
J'ai donc pensé que la magie
Et les esprits et leur pouvoir
Pourraient me révéler quelque secret savoir
Qui ne m'oblige plus, quand la sueur m'inonde,
À proclamer ce que j'ignore en vérité.
Qui m'apprenne ce qu'est le monde
En sa pure réalité,*

*Et découvrant l'effet et sa cause profonde,
Me délivre des mots et de leur vanité.*

Je le connais par cœur, ce passage. Depuis longtemps. Aussi longtemps que j'ai commencé à m'intéresser à mon nom. Le problème, c'est qu'il me fait rire. Ô, ce ne serait pas un problème si je n'avais pas les rires qu'on m'a octroyés. Un rire gras, incolore, qui fait peur aux enfants et écarte les grands-mères du chemin ! Ha ! Ha ! Ha !

J'ai dû lui faire peur, alors, à la pauvre petite. Mais ce que je redoutais ne se produisit pas. Non. Elle ne devint pas hystérique comme un chat à qui l'on essaye de tirer la queue. Elle se recroquevilla plutôt, en baissant les yeux, fronçant les sourcils, et glissant ses doigts les uns dans les autres en les faisant craquer. Moi, je m'assis face à elle, sur ma chaise. Celle-ci fut heureuse de m'accueillir, je le sentis bien : elle accueillit mes fesses comme une femme en manque de moi m'aurait accueilli dans ses bras.

Je jetai un coup d'œil sur l'écran de mon meilleur ami. Il était en train d'écrire une lettre, une commande, à l'usine pharmaceutique de je ne sais plus quelle contrée. Quel brave type ! Cet ordinateur. Je le fixai longtemps. Car à chaque fois que j'essayais de la regarder, je n'arrivais pas à soutenir la vue de son visage.

Enfin, je me mis à fixer le plafond. Mon regard s'accrocha au luminaire.

— C'est donc vous ! lançai-je dans l'atmosphère.

Elle prit la parole instantanément, en relevant les yeux, d'un ton rêche et agressif, m'obligeant à la regarder bien droit dans les yeux :

— Quoi ?! C'est donc moi ?! Qu'est-ce que vous me chantez là ?! C'est plutôt à vous de me donner des explications. Que lui avez-vous fait ? Bordel ! Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Les mains crispées sur le bord de sa chaise, elle était belle, trop belle. Belle comme c'est pas permis.

Je sentais bien qu'elle n'allait pas tarder à se lever si je n'agissais pas, et s'en prendre à moi violemment. Aussi, je sortis mon pistolet laser, silencieux comme une mouche qui tombe, et le braquai à deux mains, sereinement, le plus sereinement possible.

— Du calme, ma belle. Du calme.

Du coup, un silence malsain s'aplatit entre nous deux. J'aurais voulu lui dire : « Je t'aime. » Mais je n'osai pas. Qu'en aurait-elle pensé, d'abord ? Que je suis disjoncté ? Que je suis malade ? Puis bon, le semi-baratin que j'avais prévu me frottait déjà la langue.

— Écoutez, madame Kash, ça ne fait pas longtemps que vous êtes ici. Et déjà, vous venez de commettre une erreur fatale. Vous me direz : vous ne pouvez pas savoir. En fait, je vais être franc avec vous. Je suis l'unique responsable de ce qui vient d'arriver. J'aurais dû faire

preuve d'un peu plus de prudence. Entre avant-hier et aujourd'hui, la date des examens et celle de l'opération, monsieur Botnick est tombé amoureux. Il s'est donc développé, dans son cerveau, une certaine substance. Je vais peut-être vous surprendre en vous disant que cela est un phénomène naturel, qui arrive à toute personne qui tombe amoureuse d'une autre. C'est la réaction chimique provoquée par ce sentiment... qualifiable...

Le pire, c'est qu'elle savait bien de quoi je parlais. C'était dessiné sur son visage. Il ne me désapprouvait pas du tout. Elle avait dû le lire dans *Technologie & civilisations*. Son magazine de chevet, enfin son CD hebdomadaire, devrais-je dire pour ne pas être anachronique.

Sans tarder, je continuai mes explications, impunément :

— Je l'ai vue, observée, cette substance. Mais malheureusement, trop tard. Seulement quand j'ai voulu vérifier pourquoi l'opération avait échoué.

— Vous comprenez, madame Kash, cette substance est incompatible avec certaines manipulations neuronales par lesquelles je suis obligé de passer pour lui implanter ce qu'il désirait. Dans sa cervelle !

— Vous savez, ce microprocesseur de chiotte ! Qui a été la véritable cause de sa mort, en fait !

— Non, je ne savais pas, monsieur Faust, reprit-elle, courageuse, en se levant, la tête en avant, les larmes aux yeux. Comment aurais-je pu savoir ? Les dossiers sont confidentiels. Tout ce que je sais, c'est que vous avez tué cet homme ! Un innocent, pour vos soutes expériences. Que me chantait-elle là ?

— Holà ! Madame Kash. Je crois bien que nous ne sommes pas du tout sur la même longueur d'onde. Car, quand tout à l'heure j'ai commencé par vous dire : « c'était donc vous ! », ce n'était pas innocent. Rasseyez-vous d'abord !

— Voilà, c'est mieux comme ça. Non, ce n'était pas innocent. Car le fait que vous vous soyez introduite dans sa chambre close m'a quelque peu obligé à déduire que la personne avec qui il avait eu une aventure — celle dont il était tombé amoureux pendant le court laps de temps qui a séparé les examens de l'opération —, je me suis laissé dire que cette personne, c'était vous. Il ne peut en être autrement. Vous n'allez pas me soutenir le contraire. Autrement, quelle autre raison aurait pu vous conduire à risquer votre poste, peut-être même votre peau, pour aller voir cet homme ? Hein ? Pouvez-vous me soutenir le contraire ? N'êtes-vous pas cette personne ?

Là, je l'avais sous la botte. C'est le moins qu'on puisse dire. Elle s'était rassise et chialait à nouveau comme une averse. Je baissai mon arme.

Au bout d'un moment, elle brisa le silence instauré et, par la même occasion, me fit relever mon arme, d'un sursaut.

— Si vous êtes si malin, dit-elle en laissant couler quelques larmes sur ses joues rougies, belle et puissante, dites-moi comment vous avez déduit que j'étais au courant pour le microprocesseur ?

Bon sang ! Que n'avais-je pas dit ? La faille. Je suis resté bloqué devant sa question. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle reprenne la parole ainsi. J'étais abasourdi par la tension nerveuse qu'il y avait dans le poids de ces mots. J'avais gaffé, et ce n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde. Elle avait changé le cours des choses, m'avait renvoyé la balle en pleine tête.

Pourtant, je suis sûr que j'avais été capable d'ouvrir la bouche, à ce moment-là. J'aurais pu la dégager, lui renvoyer à nouveau la balle, la smasher ! Mais non, j'en étais incapable. Aussi, la fixer était insoutenable, et je ne pouvais détourner mon visage. C'était impossible. Ne me demandez pas pourquoi. Je la fixais malgré moi, et puis c'est tout.

J'étais maintenant tremblant devant la femme de mes rêves. Tremblant au point qu'elle n'avait aucun mal à voir que je cherchais mes mots. Du moins, c'est l'impression certaine que j'eus. Qu'elle m'avait démasqué. Oui, j'avais l'impression d'être nu, et qu'elle se régalaît du spectacle. Elle me trouvait répugnant. Elle savait qu'il lui suffisait de me mettre en joue à ce moment-là. Il est certain qu'elle n'aurait eu aucun mal à abattre le crapaud que je suis.

— Allez, docteur ! Dites-moi la vérité, dites-moi ce qu'il s'est passé. Ou alors tirez ! Allez, vas-y, connard, tire ! Je sens bien que vous mentez, c'est flagrant ! s'exclama-t-elle, gémissante...

Je sentais bien qu'elle luttait. Que c'était son dernier élan de courage, parce qu'elle tenait absolument à me démasquer.

Lui dire la vérité. Non. Non !!! NON !!! NON !!! NON !!!

Moi aussi, je luttais. Péniblement. Devais-je lui dire qu'il m'avait parlé ? Dans un délire somnambulique. Qu'il m'avait tout raconté. Alors que je ne lui avais rien demandé. J'étais arrivé là ; il prononçait son prénom, avec insistance, avec répétition. Je m'étais soudainement intéressé à ce qu'il disait.

L'anesthésie que je pratique sur mes clients — par voie orale et nasale, une diffusion de vapeur de chloroforme dans la salle une demi-heure avant l'opération, par-dessus quelques placebo avalés dans la journée —, j'aime bien, parfois, utiliser des procédés archaïques. Et quand j'arrive dans la salle, ça ne loupe pas : à chaque fois, mes clients me racontent ce qui leur tient à cœur. Inconscients de ce qu'ils sont. Et quand je veux en savoir plus, il me suffit de leur poser quelques questions. Après, ils finissent par tomber dans un coma terrible, où seules quelques terminaisons nerveuses continuent de fonctionner, avec le cœur, bien entendu, qui lui continue de cogner comme un bouffon — organe qu'il est, enfermé dans sa cage thoracique.

Devais-je lui dire ? Que si je m'étais si soudainement intéressé à ce que racontait ce client, c'est bien parce qu'il parlait d'une personne que je connaissais. À ça, oui, je la connaissais. Sans la connaître véritablement. Je la connaissais simplement parce que ça faisait bien un mois qu'elle hantait l'esprit de cette personne. Cette amante amazone. Comestible pour certains. Vénéneuse pour d'autres ! Devais-je lui dire que je l'aimais ? Aussi, pendant que j'y étais ! Et lui dire que je doutais bien qu'il l'avait développée. En lui. En sa cervelle de jeune homme beau et intelligent. Cette substance incompatible avec certaines de mes retouches ! Devais-je lui dire que j'avais volontairement remonté les aiguilles de son cerveau ? Moi-même. Devais-je lui avouer que j'avais été vindicatif ? Deux, trois touches, deux, trois retouches. Et hop ! Envolés. Dans le vent. Tous ces beaux souvenirs de sauteries, de viandes, et d'Amour. Oubliés, plus rien. Et tout le reste avec ça ! Désolé, mais on ne peut pas encore cribler / sélectionner les souvenirs qu'on voudrait que les patients oublient. Cela ne va pas tarder. Mais on n'en est pas encore là. Sinon, je n'aurais quand même pas été si cruel. Je lui aurais laissé le reste de sa vie. Il n'aurait pas eu à recommencer. Tout. À zéro ! Devais-je lui dire ? Je ne sais pas. En tout cas, je n'ai pas de regret. Je lui ai tout dit. Et elle a tout encaissé. Sans rien dire. En me regardant avec ses yeux ronds, sources de larmes silencieuses. J'ai couronné ma déclaration par des menaces sérieuses. Histoire qu'elle n'aille jamais baver l'histoire ! De toute manière, qui croirait la parole d'Amanita Kash contre celle du docteur Faust ? Je ne l'ai pas violée, ni retenue. Je l'ai laissée se lever et sortir de mon bureau. Seule. Congédiée à jamais.

Elle est l'amour que je n'aurai jamais. Elle est la haine que j'ai trop souvent. Parfois, je fais comme si j'allais lui rendre visite. Puis je m'arrête au coin de la rue. Une fois, je l'ai vue passer. Savait-elle que ce qu'elle venait d'entendre, de vivre, ce n'était rien ? Comparé au gonflement qu'allait subir son ventre quelques mois plus tard.

Klaus Faust. 22 avril 2374.

Percolation

Dans ce monde robotique et plein de météores
Je veux moi-même accepter le télescopage
À quoi bon épuiser mon misérable corps
Dans l'escalier de ce building à mille étages

Le ciel nocturne est toujours lunatique
Et mon âme vide, sans nul sens, et mortelle
Cherche encore en vain une incarnation mystique
Je hais le progrès, vénère la mirabelle

Exécrer le genre humain n'est pas raisonnable
Mais que dire des nihilistes et de leur torpeur
Le monde est à refaire, c'est clair, mon Diable

Que m'as-tu donné ? Je ne veux pas de ta sœur
Je veux les gueux au pouvoir du bruit dans les bars
De la chair à palper et des anges barbares

Neil Botnick. 22 octobre 2373.

SOMMAIRE

Le bois des oubliés	1
Neuf minutes pour manger	8
Rêve indien	15
Trente secondes pour pisser	29
Mini-Polar	37
Artificiel cerveau	48